
17



...RIE FRANÇAISE

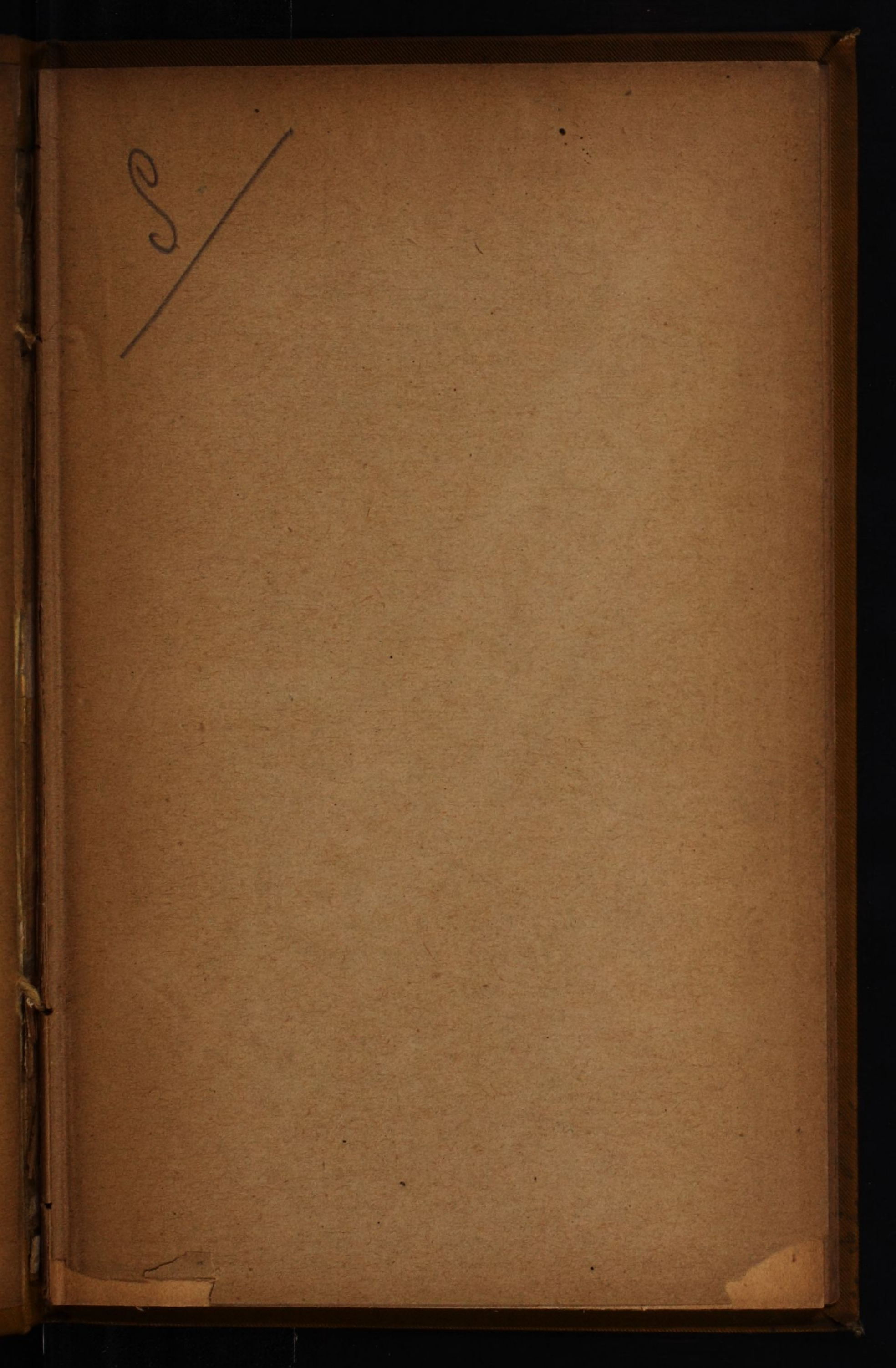
MEURTHE-ET-MOSELLE

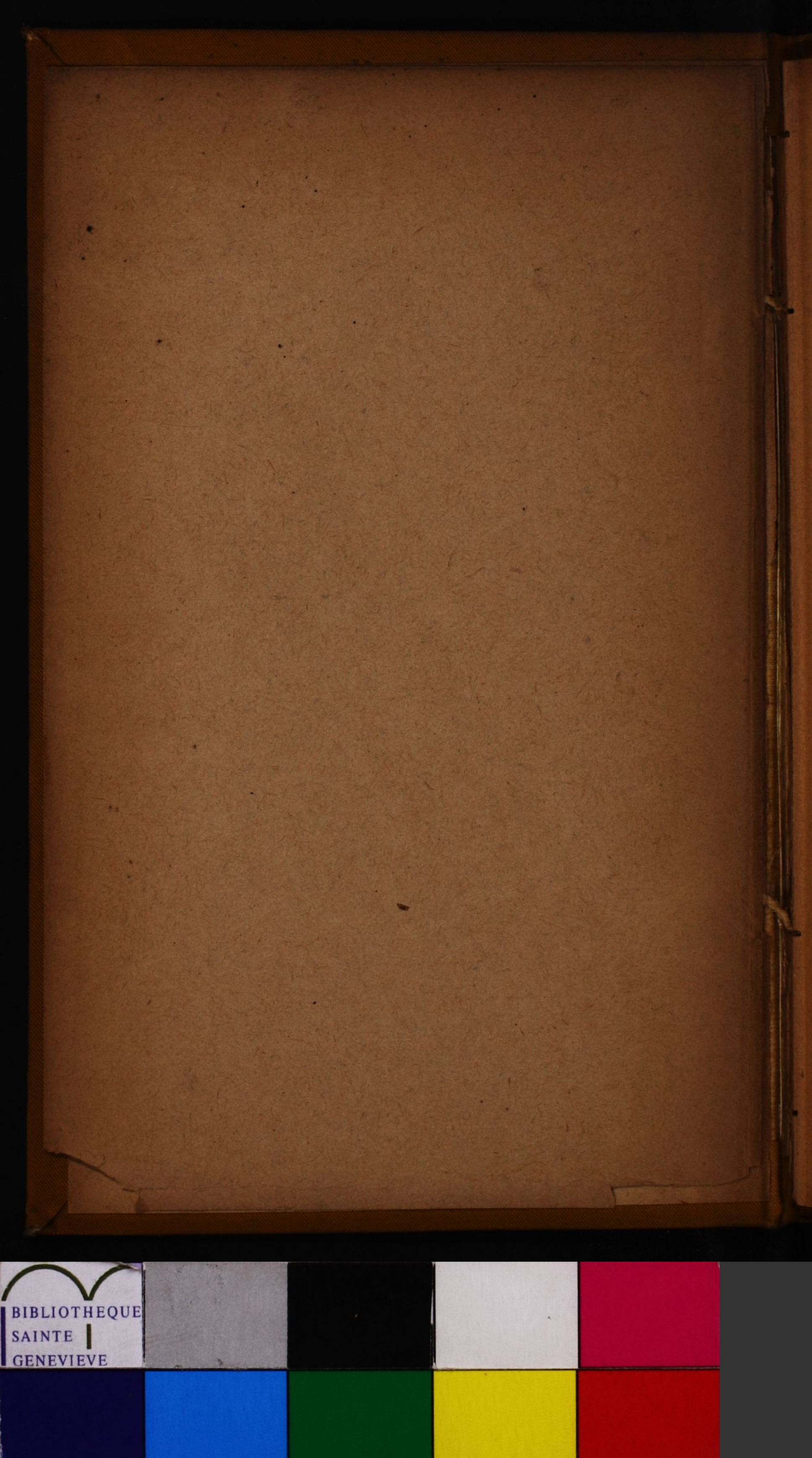
PAR

V. RIQUET

PARIS
CUREL, GOUGIS & Cie


BIBLIOTHEQUE SAINTE-GENEVIEVE
D
910 01025024 2




BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

L 8° Sup 1574 [17]

MEURTHE-ET-MOSELLE

Galerie Française

Ouvrage honoré d'une souscription du Ministre de l'Instruction publique

PUBLIÉ AVEC LA COLLABORATION DE :

Recteurs, Inspecteurs généraux de l'Université, Inspecteurs d'Académie, Inspecteurs primaires, Doyens de Faculté des lettres, Professeurs agrégés des lycées et collèges, Publicistes, etc., etc.

Mettre dans les mains de nos écoliers français un livre de lecture qui fasse revivre à leurs yeux et grave dans leur esprit, le passé historique de la terre natale, avec son cortège d'illustrations et de célébrités, tel est le but de la « Galerie Française ».

Divisée en quatre-vingt-six volumes — un par département — cette Galerie est, au premier chef, une œuvre de patriotisme et constitue un précieux instrument d'éducation civique : elle élargit heureusement, dans le sens local, jusqu'à ce jour un peu négligé, le champ des connaissances historiques de l'écolier; elle impose à l'esprit de ce dernier le souvenir des gloires ou des mérites d'hommes qui sont nés du même sol que lui et ont immortalisé ce berceau commun, et, réchauffant par là son culte pour la terre de la Patrie, elle exploite noblement, pour la plus pure édification de la Jeunesse, le grand héritage de nos pères, si riche en glorieux exemples, si prodigue de fières leçons.

La rédaction des quatre-vingt-six livres qui composent la « Galerie Française » a été demandée aux plumes les plus autorisées; il suffira de citer quelques noms : MM. Régis Artaud, inspecteur d'Académie; Compayré, recteur de l'Académie de Poitiers; Causeret, inspecteur d'Académie, docteur ès lettres; Chanal, inspecteur d'Académie; Delaage, professeur à la Faculté de Montpellier; Adrien Dupuy, professeur agrégé au lycée Lakanal; A. Durand, secrétaire de l'Académie de Paris; Duplan, inspecteur général de l'Université; E. des Essarts, doyen de la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand; Flourens, ancien ministre des Affaires étrangères; Guillon, agrégé d'histoire, docteur ès lettres; Martel, inspecteur général de l'Université; Métivier, inspecteur général honoraire; Fleury-Ravarin, conseiller d'Etat; Riquet, professeur à l'Ecole alsacienne; A. Theuriet, lauréat de l'Académie française; Sevin-Desplaces, conservateur à la Bibliothèque Nationale; F. Delmel, député, ministre plénipotentiaire; Léo Claretie; H. Soinoury; Brunel, directeur de l'Enseignement primaire du Nord; L. Mainard, professeur au collège Chaptal.

Chacun des livres de la « Galerie Française forme un in-18 jésus, tiré sur beau papier, illustré de portraits gravés sur bois et cartonné avec titre spécial.

Prix du volume : 1 fr. 20.

GALERIE FRANÇAISE

MEURTHE-ET-MOSELLE

PAR

V. RIQUET

OFFICIER D'ACADÉMIE

LICENCIÉ ÈS LETTRES, PROFESSEUR A L'ÉCOLE ALSACIENNE



PARIS

CUREL, GOUGIS & Cie

ÉDITEURS

3 et 5, Place de Valois

MEURTHE-ET-MOSELLE

(CHEF-LIEU : **Nancy**)

Le département a une superficie territoriale de 523,298 hectares, divisée en 4 arrondissements, 29 cantons, 596 communes. Sa population est de 444,150 habitants. Nancy est le siège du 4e arrondissement forestier.

Commerce et Industrie. — Le département est un pays agricole, d'exploitation et manufacturier. Les principaux articles de commerce sont : les grains, le vin, la bière, les eaux-de-vie, les salaisons, le sucre de betterave, les confitures et conserves de fruits, les batistes et toiles de Nancy, les cristaux renommés de Baccarat, les glaces de Saint-Quirin ; il y a des fabriques de produits chimiques, de porcelaines, de poteries, de toiles, etc.

Armée, Justice, Cultes.—Le département fait partie du 6e corps d'armée. Nancy est le siège de la Cour d'appel, d'un évêché suffragant de Besançon, d'un consistoire pour le culte protestant, et d'un consistoire pour le culte judaïque.

Instruction publique. — Nancy est le siège de l'Académie. Enseignement supérieur : Facultés de Droit, de Médecine, des Sciences, des Lettres, et École supérieure de Pharmacie. Enseignement secondaire : Lycée à Nancy ; Collèges communaux à Longwy, Lunéville, Pont-à-Mousson, Toul. Enseignement primaire : Écoles normales d'instituteurs et d'institutrices à Nancy ; École professionnelle de l'Est à Nancy ; Écoles primaires supérieures de garçons à Nancy, de filles à Nancy et à Pont-à-Mousson ; il y a 946 écoles primaires publiques (313 de garçons, 306 de filles, 327 mixtes) et 83 écoles maternelles recevant 53,761 enfants de 6 à 13 ans. Il y a 681 bibliothèques scolaires, 322 caisses d'épargne scolaires, et 307 caisses des écoles. Sous le rapport de l'instruction des conscrits, le département occupe le 13e rang (98 conscrits sur 100 savent lire).

I. — LE PAYS ET LES GENS

Le département de Meurthe-et-Moselle, taillé dans l'ancienne province de *Lorraine* et dans une partie des *Trois-Évêchés*, doit son nom aux deux principales rivières qui le traversent. Meurthe avant la guerre, il est devenu Meurthe-et-Moselle après nos désastres, depuis qu'on y a rattaché, de l'ancien département de la Moselle, le tronçon mutilé de l'arrondissement de Briey.

Il est situé dans la région nord-est de la France et confine maintenant à l'Allemagne sans qu'aucune défense naturelle le protège efficacement contre ses terribles voisins.

Sans l'arrondissement de Briey, il formerait un triangle presque régulier. Tout entier situé sur le plateau de Lorraine, il domine d'un côté la vallée d'Alsace, de l'autre, la plaine de Champagne.

Comparativement à son peu d'étendue, il est un des plus boisés de la France. Le relief du sol est accidenté, le climat y est rude et sujet à de brusques variations.

Adossé à la chaîne des Vosges, ce département s'incline au couchant et au nord, descendant en pentes douces ou en larges ondulations, tour à tour sommets couronnés de la sombre verdure des sapins, plateaux fertiles ou vallées riantes.

Entre la Meurthe et la Moselle, s'étend la forêt de Haye, une des plus belles de France; c'est la promenade favorite des Nancéiens. Les bords de la Moselle offrent des sites fort pittoresques. Ici, ce sont des rocs

escarpés, nus, décharnés, là, de vertes prairies, plus loin, des bois ou des terres cultivées, et par intervalles, suspendus au flanc des coteaux bien exposés, des vignobles, dont les vins peuvent rivaliser avec ceux du Rhin.

L'agriculture est en grand honneur dans notre département. La vigne domine dans l'arrondissement de Toul, les houblonnières dans celui de Lunéville, tandis que les plus grasses prairies et les terres les plus fécondes se rencontrent principalement dans le bassin de la Meurthe. Parmi les fruits dont la région abonde, la prune mirabelle est un des plus renommés.

Le pays est riche en minerais. Il tient le premier rang pour la production du sel et pour la fabrication de la fonte.

Les faïences de la Lorraine jouissent d'une réputation universelle. Quant à ses verres et à ses cristaux, ils font la richesse en même temps que la gloire de la contrée. Le nom de Gallé est aussi connu dans le nouveau monde, que dans l'ancien, et les œuvres de l'artiste lorrain, justement appréciées, ont déjà leur place dans nos musées ou dans la vitrine des collectionneurs.

Ainsi, non seulement l'agriculture et l'industrie, mais l'art industriel, sont bien représentés dans notre département.

Que dirons-nous du caractère des habitants? Placés de tout temps entre des peuples rivaux, les Lorrains semblent avoir participé à la fois de la nature de chacun de leurs voisins. Ils ont cependant une physionomie distincte et des traits nettement accentués. Froids à l'abord, réservés, presque défiants, ils n'en ont pas moins des cœurs chauds, capables de généreux dévouements et qui, une fois qu'ils se sont donnés, ne se

reprennent plus. Le proverbe : « Lorrain, chien, vilain : traître à Dieu, à son prochain » est plus qu'une injure ; c'est une injustice, contre laquelle protestent les qualités d'esprit et de caractère de la population.

Une de ces qualités, sur laquelle on ne saurait trop insister, c'est le patriotisme. Peu de départements, pendant les guerres de la République et de l'Empire, ont fourni plus de fameux capitaines. C'est que, placés non loin de la frontière, au poste d'honneur, les hommes de l'Est ont vu de près les horreurs de la guerre, et qu'ils entendent plus distincte, de l'autre côté des Vosges la plainte de nos frères, arrachés violemment à la Patrie française.

II. — AGRICULTEURS

Le département de Meurthe-et-Moselle a produit un grand nombre d'hommes remarquables. Nous commencerons par ceux, moins célèbres, mais non les moins méritants, qui ont consacré leur vie et leurs efforts aux progrès et à l'amélioration de l'agriculture.

Parmi eux, nous ne trouvons pas de nom plus en vue que celui de Mathieu de Dombasle. C'est à lui que l'on doit la première école française d'agriculture.

Dombasle (1777-1843).

Christophe-Joseph-Alexandre-*Mathieu de Dombasle*, naquit à Nancy, le 26 février 1777, d'une famille que le duc Léopold avait anoblie au XVIIIe siècle.

Il fit ses premières études à la maison paternelle et

entra à l'âge de douze ans au collège de Saint-Symphorien, à Metz. Il se distingua de bonne heure par son ardeur au travail et son caractère réfléchi. La Révolution vint l'interrompre au milieu de ses classes. Il s'adonna alors aux beaux-arts. Il partageait son temps entre la musique, le dessin, la gravure; la chasse était sa distraction favorite. A 20 ans, il s'engagea comme volontaire dans les armées de la République et aurait probablement embrassé définitivement la carrière militaire, si la maladie n'était venue le forcer au repos. Profitant de ces loisirs forcés, il se livra à l'étude des sciences, de la chimie surtout; il apprit l'anglais, l'allemand, l'italien. Le blocus continental nous privait des denrées coloniales. Mathieu de Dombasle s'appliqua à la fabrication du sucre de betterave et de proche en proche en vint à étudier et à approfondir toutes les parties de l'agronomie.

La France sortit affaiblie des secousses terribles de la Révolution et de l'Empire. L'agriculture, longtemps négligée, manquait de bras. Les capitaux devenus rares se cachaient, et les classes aisées témoignaient un dédain profond pour les professions agricoles.

C'est alors que parut l'agronome éminent dont notre département s'honore. Penseur profond, en même temps qu'économiste judicieux, Mathieu de Dombasle comprit le mal et consacra le reste de sa vie à y apporter le remède.

S'inspirant de ce qui se faisait à l'étranger, en Angleterre et surtout en Allemagne, il rompit avec les anciens errements.

La pratique de l'assolement, qui consiste à confier au sol, tous les trois ans, la même culture avec un roulement méthodique et routinier, ruinait la France et

condamnait les classes rurales à ne se nourrir presque exclusivement que de pain.

Dombasle combattit cet usage de l'assolement triennal qui avait alors la valeur d'un dogme.

Mais l'agriculture vit de pratique et non de théorie. Dombasle le savait : l'occasion se présenta bientôt pour lui de vérifier la justesse de ses idées.

Antoine Berthier, un de nos compatriotes lui aussi, après avoir longtemps voyagé à l'étranger et acquis dans le commerce une honorable fortune, était revenu en 1789, se fixer dans son pays natal et avait acheté la terre de Roville. Il l'exploita d'abord avec succès, puis, un jour, il proposa à Dombasle, son voisin, de la lui céder à long bail. Le contrat fut bientôt signé, et, le 4 décembre 1822, s'ouvrit la nouvelle ferme modèle.

Dombasle en resta vingt ans directeur; grâce à lui, l'école de Roville acquit une réputation européenne. C'est de là qu'est parti le mouvement qui a abouti à l'introduction des méthodes fondées sur l'expérimentation raisonnée. C'est cette école qui a été le berceau de l'enseignement agricole dans notre pays.

Il fallait d'abord perfectionner ou même créer l'outillage.

Les charrues dont on se servait étaient insuffisantes. Les socs, trop étroits, grattaient le sol sans l'entamer ; ils ouvraient la terre mais ne la retournaient pas.

Les mauvaises herbes, à peine ébranlées, reprenaient vie alors qu'il eût fallu les déraciner de fond en comble. De là le mauvais résultat des labours, le peu de rendement des terrains.

Dombasle introduisit la charrue du Brabant, à laquelle il apporta diverses améliorations. Il voulut même la faire fabriquer sous ses yeux. Bientôt l'usage de la

nouvelle charrue se répandit de proche en proche; elle prit le nom de l'habile agronome qui, s'il ne l'avait pas inventée, l'avait tellement perfectionnée qu'elle en était presque entièrement transformée.

A son exemple, chacun se mit en quête des meilleurs instruments, la routine fut vaincue; l'impulsion était donnée.

La question des engrais, devenue de nos jours la question vitale de l'agriculture, se posait à peine à cette époque. Dombasle recommanda la nécessité d'augmenter et de soigner les fumures. Pour cela, il fallait élever du bétail et propager la culture du fourrage pour sa nourriture. Jusqu'à la fin de sa vie, Dombasle ne se lassa pas de montrer que la production du fumier était une des sources les plus sûres de la fortune agricole. N'oubliez pas cette leçon de notre célèbre agronome et pensez aux richesses que notre négligence laisse perdre !

Dombasle était doué d'une activité remarquable. Quoiqu'il fût d'une santé débile, il avait établi dans l'emploi de son temps une telle régularité qu'il parvenait, malgré la faiblesse de sa constitution, à fournir une somme de labeur prodigieuse. Les travaux de cabinet, ses écrits, les exigences d'une correspondance presque européenne, ne l'empêchaient pas de vaquer aux soins de son administration. Grâce à la possession qu'il avait de lui-même, à cette régularité exemplaire qu'il s'imposait à lui d'abord avant de l'exiger des autres, il arrivait à suffire à tout.

Chose étrange, cet homme d'une lucidité d'esprit merveilleuse, conserva toujours une timidité presque maladive. Dès qu'il se trouvait en présence d'un certain nombre d'auditeurs, il avait une difficulté extrême à

s'exprimer. Silencieux, presque taciturne, il conservait au fond du cœur une bonté sans borne pour tous ceux qui avaient suivi ses leçons.

Ses rapports avec ses élèves étaient empreints de la plus grande bienveillance. Il ne recevait dans sa ferme que des jeunes gens déjà d'un certain âge; aussi les traitait-il en hommes raisonnables.

Eux-mêmes, constitués en Société, veillaient parmi eux au maintien de l'ordre et de la discipline.

Chaque matin, tous ensemble faisaient l'inspection des travaux ; le soir, ils assistaient au compte rendu des chefs de service, et écoutaient les instructions qui étaient données pour le lendemain. Le secrétaire était chargé d'inscrire, sur un registre, le résumé des observations qui avaient été présentées.

De la sorte se poursuivaient les études ; l'esprit d'association s'affermissait et les liens d'affection et d'estime se resserraient de jour en jour entre le maître et les élèves.

A l'expiration de son bail, Mathieu de Dombasle se retira à Nancy, désireux d'employer ses loisirs à la publication des nombreux travaux d'agriculture dont sa tête était pleine.

Hélas ! il comptait sans la mort qui vint interrompre ses projets. Il s'éteignit le 27 décembre 1843, après une courte maladie.

L'agriculture perdait un de ses bienfaiteurs les plus éclairés, la France un de ses meilleurs citoyens, Nancy un de ses plus illustres enfants. Ses compatriotes, pour perpétuer la mémoire de cet homme de bien, lui ont élevé, en 1850, une statue sur la place qui porte son nom.

III. — SOLDATS, MARINS, EXPLORATEURS

Le département de Meurthe-et-Moselle a produit un grand nombre d'hommes de guerre. La famille de Lorraine qui a gouverné le pays jusqu'en 1737, compte, à elle seule, une foule d'hommes remarquables, dont la plupart ont été de grands capitaines. Citons parmi eux, le duc *René II*, le vainqueur de Charles le Téméraire et qui a sa statue équestre sur la place Saint-Epvre, à Nancy; le bon duc *Antoine* qui combattit aux côtés de François Ier à Agnadel et à Marignan, ce *combat de géants;* il était tellement aimé que son portrait se trouvait dans toutes les familles; il avait coutume de dire : « La guerre en Europe est une guerre civile » ; *Charles III le Grand* qui bâtit la ville neuve de Nancy et fonda la célèbre université de Pont-à-Mousson; *Charles V*, un des plus grands hommes de guerre du XVIIe siècle et au sujet duquel Louis XIV s'écria, en apprenant sa mort : « J'ai perdu le plus sage, le plus grand et le plus généreux de mes ennemis ! »

Parlerons-nous des Guises, cette branche si célèbre de la famille de Lorraine et qui a joué un si grand rôle dans notre histoire nationale? François, le défenseur de Metz contre Charles V, Henri le Balafré, son fils, l'âme de la Ligue, assassiné à Blois.

On ne nous pardonnerait pas de ne pas ajouter, avant de passer aux héros de la Révolution et de l'Empire, quelques mots sur le Balafré et sur un autre homme de guerre dont le nom est resté populaire en Lorraine : je veux parler du maréchal François de Bassompierre.

Henri de Lorraine, duc de Guise (1550-1588).

Henri de Lorraine, duc de Guise, fils aîné de François de Guise, naquit le 31 décembre 1550 et fut élevé à la cour du roi de France, Henri II.

Il fit ses premières armes au siège d'Orléans, sous



les ordres de son père. A seize ans, il alla se former au métier de la guerre en combattant en Hongrie contre les Turcs. De retour en France, il se distingua à Jarnac et à Moncontour contre les Calvinistes et, à peine âgé de dix-neuf ans, il s'illustra aux yeux de toute l'armée par sa belle défense de Poitiers, dont Coligny fut obligé de lever le siège.

Cette fougue, il l'apporta dans les luttes religieuses, et ce fut avec un égal emportement que, en 1572, il dirigea, sans pitié ni merci, les massacres de la Saint-Barthélemy, et présida à l'assassinat de l'amiral Coligny.

A la bataille de Dormans, près de Château-Thierry, il montra contre les Allemands non moins d'intrépidité et de sang-froid. Il se trouvait à la tête de l'armée quand il fut atteint d'un coup d'arquebuse à la joue. De la cicatrice qui lui en resta, il reçut le surnom de *Balafré* que la postérité lui a conservé.

Vaillance, grand air, bonne mine, haute taille, regard doux et insinuant, belles manières, il avait toutes les grâces, toutes les séductions, ce qui faisait dire à la maréchale de Retz : « *qu'auprès des princes lorrains, les autres princes paraissaient peuple* ».

Aussi la France *était-elle folle de cet homme, car c'est trop peu de dire amoureuse*, comme s'exprime un historien.

Ses brillantes qualités, ses vices mêmes, tous ses dons tant du corps que de l'esprit, rendirent bientôt Henri de Guise l'idole du peuple. Il fut nommé chef de la *Ligue* qui, sous prétexte de religion, ne tendait à rien moins qu'à usurper l'autorité royale.

Henri de Guise avait le talent de persuader aux autres qu'il était uniquement animé du zèle religieux, quand il ne travaillait, en réalité, que pour son intérêt personnel ou celui de sa famille.

Malgré la défense que le roi lui avait faite de venir à Paris, Guise s'y rendit à l'appel des *Seize*. Il reçut les hommages les plus enivrants, et, fier de ces succès, il osa se présenter au Louvre d'un air arrogant, affectant de porter de temps en temps la main sur la garde de son épée.

La triste journée des Barricades eut lieu. Ce fut comme l'éclipse de la majesté royale. Henri III, réduit à fuir, réussit à s'échapper sain et sauf en abandonnant sa capitale à son sujet révolté.

Avec plus d'audace ou de présence d'esprit, Guise pouvait s'emparer de la personne du monarque et ceindre la couronne royale. On négocia, mais le roi, s'il était capable de dissimuler son mécontentement, ne pouvait pardonner l'insolence et la révolte de son sujet.

Guise fut perdu par son excès de confiance. Les avertissements ne lui manquèrent pas. Un jour, il trouva sous sa serviette un billet qui l'engageait à se tenir sur ses gardes. Il le lut, écrivit au bas : *On n'oserait*, et se contenta de le jeter sous la table.

Le 23 décembre 1588, le roi, impatient de voir que Guise ne se rendait pas au Conseil, le fit appeler. La garde était renforcée ; les Suisses étaient rangés sur les degrés. Dès que le prince parut, les portes furent fermées, et à l'instant où il se disposait à entrer dans le cabinet du roi, un des gardes apostés se jeta sur lui et le frappa d'un coup de poignard dans la poitrine. « Je suis mort, s'écria Guise. Mon Dieu, ayez pitié de moi » et il tomba sous les coups des assassins.

Par ce meurtre, la royauté triomphait de ses ennemis ; la maison de Valois l'emportait sur celle de Guise. L'idole était brisée.

François de Bassompierre (1579-1646).

François de Bassompierre, maréchal de France, né au château d'Haroué sur le Madon, en 1579, fut moins funeste que Guise à son pays. Comme lui il savait

plaire et fut un des hommes les plus brillants de son temps.

A la cour de Henri IV, il n'y avait pas de plus galant chevalier, ni de plus recherché dans les fêtes et les amusements de toutes sortes. Toutefois, ces succès mondains ne lui suffirent pas longtemps. Il fit, à 23 ans, ses premières armes contre le duc de Savoie, et se distingua au service de l'Empire dans la guerre contre les Turcs.

Il reparut à la cour de France et aspira un moment à la main de la belle Mademoiselle de Montmorency, si célèbre par ses charmes et sa beauté. Son esprit, sa naissance, son mérite, le rendaient digne d'une telle alliance. Néanmoins, cédant aux instances de Henri IV, il ne donna pas suite à son projet et Mademoiselle de Montmorency devint princesse de Condé.

Mais si Bassompierre avait la souplesse du courtisan, il n'en conservait pas moins toute la fierté du grand seigneur.

A la mort de Henri IV, quand Sully, accourant au Louvre, dans l'excès de son zèle et de sa douleur, demanda aux nobles qu'il rencontra de prêter serment de fidélité au nouveau roi, Bassompierre, indigné qu'on se permît de lui tracer son devoir, répondit fièrement au ministre : « Monsieur, c'est nous qui faisons faire ce serment aux autres ».

Il fut aussi aimé de Louis XIII qu'il l'avait été de son prédécesseur, au point même de porter ombrage au connétable de Luynes, le favori du roi.

Il assista, comme maréchal de camp, au combat des Ponts-de-Cé, aux sièges de Saint-Jean-d'Angély, de Montpellier. De Luynes, toujours inquiet et jaloux, pour éloigner un rival de la Cour, le fit nommer am-

bassadeur en Espagne, puis en Suisse, en Angleterre. De retour en France, le maréchal se signala au siège de La Rochelle et plus tard à celui de Montauban.

Tant de services ne trouvèrent pourtant pas grâce devant le ministre tout-puissant de Louis XIII. Le car-



dinal de Richelieu n'aimait pas l'indépendance de Bassompierre, il redoutait sa hardiesse et sa fierté. Aussi profita-t-il d'une intrigue où était entré le maréchal pour le faire arrêter et enfermer à la Bastille.

Il y resta douze ans; il ne recouvra sa liberté qu'à la mort de l'implacable ministre. Lorsqu'il sortit de la prison, Louis XIII lui demanda son âge. « Cinquante ans », répondit-il. Comme il en avait plus de soixante,

le roi parut surpris. « Sire, reprit Bassompierre, je retranche dix années passées à la Bastille, parce que je ne les ai pas employées au service de Votre Majesté ».

L'esprit du courtisan reprenait ses droits et retrouvait son à-propos.

Il mourut d'une attaque d'apoplexie, le 12 octobre 1646, chez le duc de Vitry, dans la Brie, à l'âge de 65 ans. Les infirmités, le chagrin, sa longue captivité avaient abrégé sa vie.

Le maréchal de Bassompierre était un homme brave et instruit. Il avait étudié dans sa jeunesse la philosophie, le droit, la médecine, l'art militaire, comme en témoignent les divers écrits auxquels il consacra le temps de sa longue détention.

C'est aussi pendant son long séjour à la Bastille qu'il composa ses *Mémoires*, ouvrage précieux pour l'histoire de ce temps et qui fait partie de la collection des *Mémoires relatifs à l'Histoire de France*.

Duroc (1772-1813).

Duroc (Gérard-Christophe-Michel), naquit à Pont-à-Mousson, le 25 octobre 1772. Fils d'un capitaine, il était destiné à la carrière des armes. Il entra donc de bonne heure à l'École militaire de Pont-à-Mousson et en sortit bientôt pour se rendre à Châlons, avec le titre d'élève sous-lieutenant d'artillerie.

Le 1er juin 1793, il obtenait le grade de lieutenant et, le 23 mai 1797, il était nommé capitaine.

Son mérite le désigna bientôt au général Bonaparte qui l'appela auprès de lui en qualité d'aide de camp. Il se distingua dans la campagne d'Italie en diverses rencontres, et fut cité à l'ordre du jour lors de la prise de

Gradisca. « Le citoyen Duroc, mon aide de camp, capitaine, écrivait Bonaparte au Directoire, s'est conduit avec la bravoure qui caractérise l'État-Major de l'armée d'Italie. »

La campagne d'Égypte s'ouvrit : Duroc s'embarqua



avec le grade de chef de bataillon. Son humeur aventureuse lui fit courir les plus grands dangers. Emporté par son ardeur guerrière, il combattait au plus fort de la mêlée comme le dernier des soldats. Aussi fut-il grièvement blessé d'un éclat d'obus à la bataille d'Aboukir. Il rentra en France avec Bonaparte.

Fidèlement attaché à son maître, il prit part, et ceci n'est pas à sa louange, au coup d'État du 18 Brumaire.

Lorsque Napoléon devint premier consul il sut récompenser le dévouement de son aide de camp : il le créa général de brigade et le nomma gouverneur du palais des Tuileries.

Duroc était aux côtés de Napoléon lors de la bataille de Marengo. Il eut à remplir différentes missions à Vienne, à Saint-Pétersbourg, à Stockholm, à Copenhague, et s'en acquitta toujours à la satisfaction de l'Empereur.

Tant de services méritaient leur salaire : le 14 novembre 1808, Duroc fut créé duc de Frioul. Pendant la funeste campagne de Russie, il accompagna Napoléon, et reçut le titre de sénateur en 1813 ; cette même année, il assistait aux batailles de Lutzen et de Vurtzen, le 20 et le 21 mai.

C'est dans cette dernière rencontre qu'il périt.

Blessé mortellement au bas-ventre, il fut emporté. respirant encore, dans une mauvaise petite ferme. Dès que les postes furent placés et que l'armée eut pris ses bivouacs, l'Empereur alla voir le duc de Frioul. Il le trouva avec toute sa connaissance et montrant le plus grand sang-froid. Le duc serra la main de l'Empereur qu'il porta sur ses lèvres :

« Toute ma vie, lui dit-il, a été consacrée à votre service et je ne la regrette que pour l'utilité dont elle pouvait vous être encore! — Duroc, lui dit l'Empereur, il est une autre vie ! C'est là que vous irez m'attendre, et que nousnous retrouverons un jour! — Oui, Sire ; mais ce sera dans trente ans quand vous aurez triomphé de vos ennemis et réalisé toutes les espérances de notre patrie... j'ai vécu en honnête homme ; je ne me reproche rien. Je laisse une fille, Votre Majesté lui servira de père. »

L'Empereur, serrant de la main droite celle du grand-maréchal, resta un quart d'heure, la tête appuyée sur la main gauche, dans le plus profond silence. Le grand-maréchal parla le premier. — « Ah! Sire, allez-vous-en : ce spectacle vous peine ! » — L'empereur quitta le duc de Frioul sans pouvoir lui dire autre chose que ces mots : — « Adieu donc, mon ami! » — Il rentra dans sa tente et ne reçut personne pendant toute la nuit.

Napoléon acheta, pour 20,000 francs, la ferme où Duroc était mort, et fit élever un monument funèbre à celui qui, seul, avait eu son intimité et possédé son entière confiance. (*Mémorial*, t. I, p. 122.)

Le corps du général fut déposé aux Invalides; son nom est gravé sur les tables de bronze du palais de Versailles et sur l'Arc de Triomphe de Paris.

Sa vie comme sa mort fut d'un brave.

Drouot (1774-1847).

Un brave aussi, plus grand homme de guerre que Duroc, mais, comme lui, dévoué à Napoléon, fut le général Drouot. Peu de noms sont plus populaires que celui-là à Nancy.

Vous connaissez tous sa statue. Elle est là, sur le cours Léopold, une des promenades les plus fréquentées de la ville, et vous avez souvent contemplé cette figure sereine et calme, empreinte de bonhomie.

Antoine Drouot naquit à Nancy, le 11 janvier 1774, d'une famille obscure et pauvre. Il était le troisième de douze enfants. Son père était boulanger. Il eut de bonne heure, dans la maison paternelle, le spectacle fortifiant d'une vie toute consacrée à la pratique du bien, de la religion, du labeur honnête.

Il avait à peine trois ans quand, poussé déjà par l'ins-

tinct de s'instruire, il alla frapper à la porte des frères, et, comme on ne voulait pas le recevoir parce qu'il était trop jeune, il se mit à fondre en larmes. Combien d'autres ont pleuré au contraire la première fois que leur père a parlé de les mener à l'école!

L'enfant avait un penchant bien décidé pour l'étude. Quand le temps fut venu, on l'envoya au collège. Mais il ne faut pas croire qu'on le dispensât, pour lui laisser apprendre ses leçons, des devoirs et des charges de la maison. Rentré chez lui, il portait le pain aux clients, et faisait les courses obligatoires. La boutique était sa salle d'études, la chandelle commune ou la clarté du four son unique éclairage.

Le moment vint où le jeune collégien dut passer ses examens. Il fut reçu avec le numéro 1.

Vingt ans après, son examinateur, le célèbre La Place, disait à l'Empereur : « Un des plus beaux examens que j'aie vu passer dans ma vie est celui de votre aide de camp, le général Drouot. »

Au sortir de l'école, Drouot fut envoyé à l'armée du Nord en qualité de second lieutenant d'artillerie et contribua au succès de la bataille d'Hondschoote.

Après la bataille, il remarque qu'on ne poursuit pas l'ennemi. Il en demande la raison. C'est, lui explique-t-on, que les troupes sont fatiguées. « Des troupes victorieuses n'ont pas besoin de repos », répond-il avec toute la fougue de la jeunesse. Il avait alors à peine vingt ans.

De l'armée du Nord il passe à celle de Sambre-et-Meuse, prend part à la bataille de Fleurus, sous Jourdan; à la bataille de la Trebia, sous Macdonald; à celle de Hohenlinden, sous Moreau. Sans parler de plusieurs missions importantes auxquelles il est employé, il fait

la guerre d'Espagne, assiste à la prise de Madrid, et, l'année suivante, contribue puissamment à la victoire de Wagram. Il est nommé officier de la Légion d'honneur sur le champ de bataille, et, peu après, colonel de la garde impériale, baron de l'Empire.

La campagne de Russie s'ouvre. C'est là surtout que Drouot montre un sang-froid, une sagacité à toute épreuve. Grâce à son artillerie, la redoute de la Moskowa est enlevée. Mais à quoi sert le courage contre les éléments courroucés? Il faut céder, il faut faire retraite.

C'est alors que l'on peut admirer chez Drouot un autre genre de courage; non plus cette intrépidité qui fait braver la mort sur le champ de bataille, mais cette fermeté, cette constance inébranlable au milieu des souffrances et des privations de tous les jours. Supporter est peut-être plus difficile qu'affronter.

De ces deux sortes d'héroïsme, l'un qui sait agir, l'autre souffrir, Drouot nous offre l'exemple. Malgré le froid, jamais il ne s'approchait du feu, et tous les matins ses soldats le voyaient, quand le thermomètre marquait trente degrés au-dessous de zéro, quitter tranquillement son uniforme, poser un petit miroir sur l'affût d'un canon, et là, la poitrine découverte, se faire la barbe en plein air, se laver la figure devant la troupe, comme s'il eût été sous le ciel de Nice ou sous le climat enchanteur de Naples. Il n'y manqua pas un seul jour, quelle que fût la rigueur de la température.

Les plus robustes succombèrent; la frêle constitution de Drouot résista, et il écrivait après avoir subi jusqu'au bout toutes les fatigues du désastre : « Je me suis constamment bien porté et suis prêt à rentrer en campagne. »

Le 10 janvier 1813, Drouot fut nommé général de brigade, et quinze jours après aide de camp de l'Empereur. Les autres généraux étaient arrivés à la gloire avant de savoir comment on perd une bataille. Ce sont nos revers qui firent surtout connaître Drouot.

« La France, dit Lacordaire, fort étonnée d'apprendre, au bruit des campagnes de 1813 et de 1814, qu'elle possédait depuis longtemps le premier officier d'artillerie d'Europe. Elle sut que le coup décisif des batailles de Lutzen, de Bautzen, de Wackau, avait été porté par ces immenses batteries de cent et cent cinquante bouches à feu, que le général Drouot rassemblait et conduisait avec une dextérité fabuleuse, et qui suppléaient, par leur soudaine action, à l'infériorité numérique de nos armées. Elle admira un mérite si lent à se produire; elle en aima l'à-propos touchant; elle considéra Drouot comme le dernier rejeton de cette généreuse lignée qui avait commencé à Jemmapes et qui devait finir à Waterloo. L'Empereur en jugea comme la France. Il discerna dans son aide de camp un génie et une intrépidité militaires qui lui faisaient dire, à Sainte-Hélène, « qu'il n'existait pas deux officiers dans le monde pareils à Murat pour la cavalerie et à Drouot pour l'artillerie ». Mais ce qu'il y remarqua surtout, c'était la simplicité, le désintéressement, la vertu, une trempe d'âme, enfin, qui était comme la résurrection des physionomies les plus pures de l'antiquité. Il l'appela « le *Sage de la Grande-Armée* ». Et à mesure que décroissait sa fortune, le dévouement de Drouot allait croissant. L'héroïsme donnait encore de l'espoir!

Bientôt même cette consolation manqua.

On dut, au défilé de Hanau, s'ouvrir, par la mitraille,

un passage sanglant à travers les rangs bavarois. L'armée française, réduite à quatre-vingt mille hommes par le désastre de Leipsick, voyait sa retraite coupée. Il fallait gagner le Rhin ou se résigner à périr. Drouot dresse ses batteries; à pied, au milieu de ses canonniers, il encourage ses hommes, livre même, à un moment, un combat corps à corps, écrase par plusieurs décharges successives les escadrons ennemis; les chemins sont enfin ouverts : l'Empereur peut coucher à Francfort le lendemain. Mais la fortune se lassait...

L'Empire de Napoléon s'écroula et l'Empereur prit tristement le chemin de l'île d'Elbe. Drouot l'y suivit sans regret, sans amertume; ses vœux les plus ardents aspiraient au repos. Un jour que Napoléon l'avait interrogé sur ses projets intimes « Sire, avait-il répondu, je ne désire qu'une chose, c'est de me retirer dans ma ville natale et d'habiter sur la paroisse où j'ai été baptisé. » L'île d'Elbe ne devait être qu'une courte trêve, non le repos définitif. Drouot eut bien vite fait de régler sa vie conformément à sa nouvelle situation. « Dans quelques jours, écrivait-il après son arrivée à l'île d'Elbe, lorsque je serai débarrassé de toutes fonctions, je serai parfaitement heureux. Avec quel plaisir je vais me livrer à l'étude! Je commence déjà à lui consacrer quelques heures tous les jours. J'y trouve un plaisir inexprimable. »

Un jour, jour de terrible épreuve pour la conscience de Drouot, l'Empereur lui fit part de sa résolution de quitter la terre d'exil. « Les Bourbons nous rappellent en France », avait-il dit. Drouot fut consterné. Il essaya de détourner l'Empereur de ce funeste projet, il parla d'honneur, de devoir; rien ne put ébranler la décision de Napoléon. Son parti était pris.

On sait comment les aigles impériales, volant de clocher en clocher, arrivèrent aux tours de Notre-Dame, pour aller définitivement s'abattre à Waterloo sous les coups de l'Europe coalisée.

A peine Louis XVIII fut-il, pour la seconde fois, installé aux Tuileries, qu'il n'eut qu'une pensée, qu'un souci : sévir contre les fidèles serviteurs de l'Empire. Drouot devait être frappé l'un des premiers. Il se trouvait encore à la tête de la Garde qu'il commandait, quand il apprit qu'il était englobé, avec bien d'autres, dans le décret de proscription, comme coupable de haute trahison. Aussitôt il quitte son commandement et vient se présenter à la prison de l'Abbaye. Mais on n'avait pas d'ordre; on refusa de le recevoir. « Je n'ai jamais demandé que deux places dans ma vie, disait-il plus tard en faisant allusion à ce fait, l'une dans mon extrême enfance, aux écoles chrétiennes; l'autre, à la fin de ma carrière active, à l'Abbaye : Elles m'ont été réfusées toutes deux. »

Cependant, il comparut devant le Conseil de guerre, le 6 avril 1816. Dans aucune circonstance de sa vie Drouot ne montra plus de fermeté, plus de simplicité, plus de grandeur. Ses juges eux-mêmes étaient émus de tant de dignité et de calme. « Si vous croyez, leur dit-il, que mon sang soit nécessaire à la tranquillité de la France, mes derniers moments auront été encore utiles à mon pays. »

Il fut absous. Le lendemain, une voiture vint le prendre à la prison et le conduisit auprès du roi qui le loua vivement de sa reconnaissance pour son ancien souverain et ajouta : « Je pense pouvoir compter désormais sur votre fidélité ». Le proscrit s'inclina. La carrière de Drouot était finie. Il avait quarante-deux ans.

A partir de ce moment, malgré les offres les plus flatteuses et réitérées qui lui furent faites, soit par la Restauration, soit par le Gouvernement de Juillet, il ne voulut jamais quitter sa ville natale, ni entendre parler de nouvelles dignités. Il consacra les trente ans de cette retraite volontaire à la pratique du bien et de la charité.

Les revenus de sa pension et de sa dotation de la Légion d'honneur, réunis, se montaient à 12,000 francs. Il n'en gardait que 2,400, 200 francs par mois. Le reste, il le distribuait à ses anciens compagnons d'armes ou l'employait à des œuvres philanthropiques.

« Quelques mois avant sa mort, n'ayant plus rien à donner, il se souvint d'un grand uniforme qu'il conservait comme une sorte de relique de ses anciens jours. Il en fit découper et vendre les galons. Un de ses neveux lui en témoigna du regret, disant qu'il aurait eu du plaisir à le transmettre à ses enfants. « Mon neveu, répondit le général, je vous l'aurais donné volontiers; mais j'aurais craint que vos enfants, en voyant l'uniforme de leur oncle, ne fussent tentés d'oublier une chose qu'ils doivent se rappeler toujours : c'est qu'ils sont les petits-fils d'un boulanger. » Né dans les rangs du peuple, il voulut rester enfant du peuple.

Vos pères se souviennent encore de l'avoir vu, à la fin de ses jours, infirme et aveugle, traverser lentement les rues, avec une exactitude toute militaire, pour se rendre chaque matin à l'église de son quartier. A la vue de ce vénérable vieillard en cheveux blancs, tout le monde se levait en signe de respect.

Quel était le secret de cette force d'âme, de cette grandeur de caractère? Drouot ne nous l'a pas laissé

ignorer. « Une chose m'a beaucoup aidé dans la vie, disait-il, c'est que je n'ai jamais craint la pauvreté, ni la mort ». Quand il fut proscrit, ses amis n'étaient pas sans inquiétude sur ses moyens d'existence. « Soyez tranquilles, leur dit-il, il ne me faut pour vivre que vingt-quatre sous par jour. »

Sa modestie égalait son désintéressement. « Il est capable de commander cent mille hommes, et peut-être ne s'en doute-t-il pas », disait de lui Napoléon à Sainte-Hélène.

Ces vertus, de plus en plus rares de nos jours, font de Drouot un citoyen des républiques antiques et une figure des plus originales de notre temps.

Sa mort, arrivée le 24 mars 1847, fut un deuil public. Tous les cœurs lorrains ressentirent cette perte.

Gouvion Saint-Cyr (1764-1830).

Laurent Gouvion Saint-Cyr fut un des premiers tacticiens de son temps. Il naquit à Toul, le 13 avril 1764, d'une famille modeste et sans fortune. L'enfant donna de bonne heure des signes d'une intelligence précoce, et rien ne fut négligé pour son éducation.

Toul était alors, comme aujourd'hui, une ville militaire. Elle possédait une excellente école d'artillerie. Plusieurs des parents du jeune homme étaient devenus rapidement officiers. Tout semblait donc porter le jeune Gouvion vers la profession des armes. Seulement, son caractère indépendant ne pouvait se plier à la vie du soldat, toute faite d'obéissance et de discipline. Il préféra l'existence libre de l'artiste. A dix-huit ans, il partit pour Rome à ses frais, travaillant selon son caprice et vivant à sa guise.

Il parcourut l'Italie, la Sicile, et il se trouvait à

Paris en 1784. Ce voyage avait fait de lui un connaisseur délicat, un amateur éclairé, non un artiste. Il continua, à Paris, cette vie de dilettante, étudiant toujours, ne produisant jamais, critiquant volontiers les



autres sans oser entreprendre, pour son compte, une œuvre de valeur qui eût pu lui faire un succès.

Était-il même fixé sur la profession qu'il voulait embrasser? Serait-il peintre, sculpteur, architecte? Il n'en savait rien encore. Il hésitait. La Révolution le surprit au milieu de ces incertitudes.

Un de ses parents était sous-aide de camp de La Fayette. Lui-même, le 1er septembre 1792, s'enrôla au premier bataillon des chasseurs républicains pour voler

au secours de la patrie menacée, et, pour se distinguer des autres Gouvion déjà dans l'armée, il ajouta à son nom celui de sa mère.

Ces volontaires, recrutés à la hâte et un peu au hasard, n'étaient pas toujours, cela se comprend, irréprochables au point de vue de la conduite. On les dirigea sur Mayence à l'armée de Custine, un général qui ne plaisantait pas sur la discipline. Ayant appris que le bataillon avait commis quelques méfaits sur la route, il le fait former en carré et lui adresse de sévères remontrances. « Vous êtes un tas de coquins! » leur dit-il. « Pas tous, mon général, » cria une voix dans les rangs. « Qui ose lever la voix ainsi? » demande Custine d'un ton irrité. « C'est moi, mon général. » Et l'on voit s'avancer hors des rangs un grand jeune homme sec et maigre, à l'air distingué, à la physionomie ouverte et intelligente, que ses camarades avaient nommé leur capitaine. Le général l'interroge; il trouve en Gouvion un homme instruit, cultivé, sachant fort bien dessiner. Il le nomma officier d'état-major. Tels furent les débuts de Gouvion dans la carrière militaire. Avec son caractère, il aurait fait un simple soldat détestable; il fut d'emblée un officier distingué, à même de rendre à son pays les plus signalés services. Il avait trouvé sa véritable vocation.

Doué d'un coup d'œil surprenant, il reconnaissait, en un instant, le fort et le faible d'une position, savait choisir avec une précision et une netteté remarquables le lieu et le moment d'agir.

Ces brillantes qualités lui acquirent bien vite une brillante réputation dans l'armée. « Saint-Cyr joue aux échecs », disait-on en riant, lorsqu'on le voyait expliquer ses différentes combinaisons.

On le créa général de division pour le récompenser de ses services. Il avait à peine trente ans.

Gouvion prit part à toutes les guerres de la République et fut bien étonné quand, de retour à Paris, après la paix de Campo-Formio, le directeur Rewbell lui demanda dans quelle armée il avait servi. La question était blessante : le général se contenta de sourire et ne s'en offensa pas. « Savez-vous l'italien? » ajouta Rewbell. Comment ne l'aurait-il pas su après avoir séjourné deux ans en Italie? Sur sa réponse, il fut envoyé pour prendre le commandement du corps d'occupation à Rome.

La situation était critique dans ce corps d'armée. Les officiers, privés de solde, indignés des dilapidations qui se commettaient, avaient forcé leur général, Masséna. à se retirer. Il s'agissait de rétablir l'ordre et la discipline. Il fallait, à la fois, du calme et de la fermeté. Saint-Cyr arriva, et, grâce à son influence, à son autorité, il réussit à faire rentrer tout le monde dans le devoir. « Les armées, dit-il dans sa proclamation, doivent savoir obéir pour vaincre. »

Saint-Cyr servit tour à tour à l'armée du Rhin et à l'armée d'Italie. Il commandait l'aile droite à Novi, dans cette bataille imprudemment engagée où périt Joubert, et, pendant quatre mois, résista à toutes les forces ennemies, protégeant la retraite, défendant les passages, livrant des combats continuels pour empêcher ou du moins retarder, autant qu'il se pourrait, l'investissement de Gênes.

A la suite de ces brillants faits d'armes, le premier consul, revenu d'Égypte, décerna au général Saint-Cyr un sabre d'honneur et le nomma premier lieutenant de l'armée d'Italie.

Cependant, lorsque, en 1804, le premier consul, devenu Empereur, nomma dix-huit maréchaux de France, Saint-Cyr ne fut pas du nombre. C'est qu'il n'avait jamais été l'adulateur du succès. Il servait son pays et non pas un homme, et quand les chefs de corps provoquèrent dans l'armée la rédaction d'adresses pour demander la création de l'Empire, on remarqua que Saint-Cyr n'avait recruté aucune signature dans le corps qu'il commandait.

Il fut même quelque temps en disgrâce. Toutefois, lorsque Napoléon prépara son expédition de Russie, il dut, pour remplir ses cadres, avoir recours à toutes les forces vives de la nation. Saint-Cyr reçut alors le commandement du sixième corps d'armée. Il suivit l'Empereur sans enthousiasme, prévoyant déjà l'insuccès de cette funeste entreprise. Ses pressentiments ne l'empêchèrent pas de faire son devoir en brave. Il fut blessé à plusieurs reprises dans divers engagements.

Englobé dans la capitulation de Dresde, il resta prisonnier en Allemagne, et c'est à Carlsbad, où il était interné, qu'il apprit la chute de l'Empire et l'abdication de Napoléon.

A son retour en France, il ne prit aucune part aux affaires pendant la première Restauration et vécut presque continuellement à la campagne. Aux Cent-Jours, n'ayant aucune confiance dans la durée d'un régime qui ne s'appuyait que sur la guerre, il manifesta assez hautement son intention de ne pas servir l'Empire. « Avec la manière de votre frère, disait-il un jour à Lucien Bonaparte, qui l'engageait à plus de réserve, cette campagne doit durer quinze jours. »

Sous la seconde Restauration, il fut nommé pair de

France, et, le 12 septembre 1817, il reçut le portefeuille de la guerre.

C'est sous son ministère et grâce à lui, que fut promulguée, le 10 mars 1818, la fameuse loi du recrutement, mode de conscription qui a été en vigueur jusqu'à la troisième République. Cette loi, très libérale pour l'époque, a été remplacée par une mesure plus équitable encore, le service militaire obligatoire pour tous les Français.

Mais le libéralisme du ministre de la guerre déplut aux ultra-royalistes : Saint-Cyr donna sa démission. A partir de ce moment sa carrière politique fut terminée. Il se retira à la campagne, consacrant, sans regret, ses loisirs à l'agriculture et à la rédaction de ses *Mémoires*. Depuis longtemps sa santé était chancelante. Les fatigues, les blessures, le travail avaient eu raison d'une constitution naturellement robuste. Il alla passer, à Hyères, l'hiver de 1829 à 1830. C'est là qu'il fut frappé d'une attaque d'apoplexie. Il mourut le 10 mars 1830, le jour anniversaire de la loi qui est, après ses victoires, son plus beau titre d'honneur.

Pendant sa maladie, n'ayant plus l'usage de ses facultés, on lui présentait un jour à boire. « Ah! dit-il, comme dans un rêve, si on pouvait en donner autant à chacun de nos pauvres soldats, quel bien cela leur ferait! » Ainsi, jusqu'à son dernier soupir, le bien-être du soldat fut toujours son principal souci.

Il avait le don du commandement et possédait l'art de se faire obéir, mais sans jamais avoir recours à l'enthousiasme.

Ce fut un capitaine habile, un tacticien profond et méthodique, peut-être le plus grand du siècle.

« Avec Desaix, on gagne des batailles, disait Mo-

reau ; avec Saint-Cyr on est sûr de n'en point perdre. »

Son caractère, son talent, ses services, doivent perpétuer parmi nous le souvenir de cet homme de bien.

Quoique le département de Meurthe-et-Moselle soit loin d'être un département maritime, il a pourtant produit des marins et, de nos jours, grand est le nombre des jeunes Lorrains qu'une louable ambition pousse à l'école de Brest. Ils ont dans la carrière d'illustres devanciers.

Henry Gauthier de Rigny (1783-1835).

Fut l'un des marins les plus distingués de notre temps. Il naquit à Toul, le 3 février 1783, et n'avait encore que dix ans quand ses parents, émigrant pour échapper à l'échafaud, l'abandonnèrent avec ses trois autres frères, également en bas âge, aux soins d'une sœur aînée qui avait à peine seize ans. Cette sœur, une enfant, elle aussi, se montra à la hauteur de sa tâche. Non seulement elle sut veiller avec amour à l'entretien matériel de ses frères, mais elle s'occupa encore de leur éducation. Elle se mit à apprendre le latin pour pouvoir le leur enseigner.

Le jeune Henri profita rapidement de ces leçons et en 1798 se fit recevoir novice-timonier sur une frégate de l'État. Un an après, il subit avec succès un examen et fut nommé aspirant. A partir de ce moment, il se trouva mêlé à tous les grands événements de cette époque si agitée. Il assista au glorieux combat d'Algésiras, prit part à cinq campagnes dans le corps des marins de la garde, en Allemagne, en Espagne, où il fut aide de camp du maréchal Bessières, enfin, en 1809, sur le

Danube où il concourut activement à la construction des ponts de l'île Lobau.

Il devint capitaine de frégate en 1810. A Anvers, Napoléon vint le visiter avec sa nouvelle épouse, Marie-Louise, à bord de l'*Érigone* qu'il commandait, et lui fit l'insigne honneur de lui tirer l'oreille, geste familier au grand homme quand il était de bonne humeur.

En 1814, il naviguait vers les Antilles, lorsqu'il apprit la chute de l'Empire et la nomination de son oncle, M. de Jaucourt, au Ministère de la Marine. Cette nomination ne nuisit pas à son avancement.

Capitaine de vaisseau le 10 juillet 1816, il fut chargé, en cette qualité, de protéger dans la Méditerranée, notre commerce du Levant et de soutenir la Révolution de la Grèce. Il se couvrit d'une gloire immortelle à la célèbre bataille de Navarin, où la flotte turque fut complètement anéantie. Le commandant français eut les honneurs de la journée. La *Sirène* avait constamment lutté contre des forces triples des siennes.

L'amiral de Rigny fut dans la suite préfet maritime à Toulon ; il devint successivement, sous la monarchie de Juillet, Ministre de la Marine puis des Affaires Étrangères.

Il mourut le 7 novembre 1835. Nul n'a plus utilement servi son pays, comme homme de guerre, comme marin, comme administrateur. Son nom est une des gloires de notre département.

IV. — EXPLORATEURS

Au lendemain de nos malheurs, toute une génération jeune, hardie, généreuse, s'est levée et, au nom de la science, s'est répandue dans les régions les plus inconnues de l'univers, pour en faire la conquête.

La Lorraine a fourni déjà plusieurs soldats à cette armée de jeunes pionniers; Crevaux et Crampel sont de ce nombre.

Crevaux, Jules-Nicolas (1847-1882).

Médecin et explorateur français, Crevaux naquit à Lorquin, près de Sarrebourg, le 1er avril 1847. Son père, qui était à la fois boucher, aubergiste et marchand de chevaux, lui laissa à peine de quoi vivre. Il put cependant entrer au lycée de Nancy. Quand il eut fini ses études, il commença sa médecine à la Faculté de Strasbourg et se fit recevoir à l'École navale de Brest, en 1867.

A 22 ans, il s'embarqua en qualité d'aide médecin, visita le Sénégal, les Antilles. La guerre de 1870 éclata. Crevaux fut détaché à l'armée de la Loire. Fait prisonnier en soignant les blessés, il réussit à s'échapper et remplit alors plusieurs missions importantes et périlleuses. Le 24 janvier 1871 il fut atteint, à Chaffois, d'une balle au bras.

La guerre finie, il s'embarqua de nouveau et partit pour l'Amérique méridionale. Ce pays, qui devait être plus tard son tombeau, exerçait sur son esprit une espèce de fascination.

En 1876, il obtient sa première mission. Il était chargé

d'explorer l'intérieur de la Guyane. En mettant le pied à Cayenne, il apprend qu'une épidémie de fièvre jaune vient d'éclater aux îles du Salut. Il demande à s'y rendre et pendant six mois soigne les malades au péril de sa vie. Atteint lui-même, il faillit succomber. Dès qu'il est hors d'affaire, il se met en route. Il visite des pays inconnus, remonte le Maroni, coupé de cascades sans nombre, explore le Yari et à peine est-il de retour, épuisé par la fièvre, à bout de forces et de ressources, qu'il médite déjà un second voyage.

Cette fois, il emmène avec lui un Indien, le nègre Apatou, qu'il avait déjà connu lors de sa première expédition, et qui devint, par la suite, son plus fidèle compagnon.

Il se lance en pirogue sur les eaux inconnues du *Parou*, semé à chaque pas de rapides. Puis il se décide à explorer le *Yapura*, fleuve de 2,000 kilomètres, qu'aucun blanc n'avait encore parcouru dans toute son étendue. La navigation était hérissée de difficultés. On n'avançait qu'à travers des lianes ou des troncs d'arbres renversés, et souvent il fallait s'ouvrir un passage la hache à la main.

Les hommes étaient malades. Lui-même, miné par la fièvre, ne prenait aucun repos et cachait son mal pour ne pas décourager ses compagnons. Sous les feux meurtriers de ce soleil équatorial, il continuait à relever des angles, à tracer des croquis, à prendre des notes. Sa gaieté, sa bonne humeur redoublaient aux heures les plus critiques. Jamais on ne le vit regarder en arrière ou reculer. Il ne connaissait pas les obstacles ou affectait de les mépriser. « *Tiens bon* » telle était sa devise, et il y est resté fidèle jusqu'à la tombe.

Ce second voyage rendit Crevaux célèbre. Il reçut

des félicitations du Ministère ; la Société de Géographie lui décerna sa grande médaille d'or. Son récit, publié dans le *Tour du Monde*, eut des milliers de lecteurs.

Une partie des collections qu'il rapporta de ce second voyage figurèrent à l'Exposition de géographie de Nancy.

En 1880, il entreprit sa troisième expédition. Il remonta le Rio Magdalena, traversa la Cordillère à une hauteur de 1,900 mètres, par des sentiers qui n'étaient, dit-il, qu'une « suite de crevasses et de ravins », et atteignit la source d'un torrent.

De retour en France, en mars 1881, Crevaux fut reçu dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, et acclamé par une foule sympathique et enthousiaste.

Crevaux semblait avoir bien conquis son droit au repos. Qu'à cela ne tienne! A peine remis de ses fatigues, il se sent repris de sa passion pour les aventures. Il repart.

Arrivé à Buénos-Ayres, on lui parla d'un voyage d'exploration à faire sur le Pilcomayo, affluent du Paraguay. Il se dirigea donc en Bolivie et sans tenir compte des sentiments d'hostilité qu'il rencontra, il s'engagea témérairement dans le pays des Tobas. Il avait une escorte suffisante pour se défendre, en cas d'agression. Seulement, les sauvages se gardèrent bien de l'attaquer dans une lutte ouverte. Le 27 avril, une tribu de ces Tobas, les Tape Chico, accueillit les voyageurs avec des démonstrations pacifiques. La petite troupe ne conçut pas la moindre méfiance et au moment où les voyageurs s'y attendaient le moins, tandis que Crevaux se livrait à ses observations scientifiques, les sauvages fondirent sur eux et les massacrèrent, à l'exception d'un seul.

Ainsi périt Crevaux, le 27 avril 1882. Sa mort eut

un douloureux retentissement en Amérique et en Europe.

A la nouvelle de ce massacre, un comité se forma à Nancy et on ouvrit une souscription afin d'ériger un buste à l'infortuné voyageur. C'est ce buste qui fut inauguré au jardin botanique de Nancy, le 13 juin 1885.

Crevaux était à peine mort, qu'il avait déjà un successeur et un émule parmi ses compatriotes. Je veux parler du jeune et infortuné Paul *Crampel.*

Paul Crampel (1864-1891).

Il naquit à Nancy en 1864, et fit au lycée d'assez bonnes études. Mais déjà le démon des voyages le tourmentait et son imagination vagabonde aimait à s'envoler vers les pays lointains, sur les ailes de la fantaisie. Les relations des voyageurs célèbres le ravissaient d'admiration.

L'occasion de suivre son penchant se présenta. Il devint, en 1887, secrétaire de M. de Brazza et, peu de de temps après, il obtenait l'autorisation d'entreprendre pour son propre compte un voyage d'exploration.

Il s'agissait de reconnaître et d'attirer dans la sphère de notre influence la région encore inexplorée située au nord du Congo.

Crampel se mit en route le 12 août 1888.

Blessé dans un combat contre les Pahouins, il dut, pour dérouter l'ennemi, s'enfuir à travers des marais impraticables. Sans vivres, presque sans armes, il aurait succombé vingt fois, s'il n'avait pas été soutenu par une énergie indomptable. On devait éviter de faire du feu et coucher sur la dure. On n'avait à manger que quelques racines fraîches de manioc qui,

mal préparées, donnaient des vertiges, causaient des nausées et de violents maux de tête. La petite troupe, obligée de se frayer un chemin à coups de hache, faisait à peine cinq ou six kilomètres par jour, à travers les bambous, les lianes entrelacées, sur un sol de boue, coupé de fondrières ou de vases mouvantes, où pourrissent, depuis des siècles, les couches de végétaux entassés.

Crampel, épuisé par la fatigue, ayant perdu du sang en abondance, se sentait en proie à une fièvre ardente. Enfin, après des souffrances dont on ne peut se faire une idée, la petite caravane arriva à un poste français. Elle était sauvée; les fatigues, les dangers, tout était oublié, puisque l'expédition avait réussi.

Indépendamment des observations très importantes qu'il rapportait sur les mœurs, sur la géographie des pays qu'il avait traversés, Crampel avait signé quatorze traités avec quarante-quatre chefs qui reconnaissaient ainsi les droits de la France.

Il était de retour à Paris en avril 1889.

Mais dans quel état il nous revint! « Il avait l'air minable, dit un de ses amis qui était allé le recevoir à la gare; une vaste houppelande, produit bizarre des magasins de nouveautés de Libreville, couvrait son corps émacié, laissant passer un pantalon trop court. Le visage, amaigri par la souffrance, paraissait plus hâve sous un chapeau de feutre mou. Quand il descendit de fiacre, traînant la jambe, tirant par la main une petite négresse que lui avait donnée un chef indigène, les passants s'arrêtèrent étonnés. Engoncée dans une robe gros vert, les cheveux crépus surmontés d'un bizarre chapeau de paille, elle avait, piqués de chaque côté dans le cartilage du nez, des poils de queue

d'éléphant, qui la faisaient ressembler à un matou. »

A peine guéri de sa blessure, Crampel n'eut qu'une idée : Entreprendre un nouveau voyage. Il rêvait de conquérir à la France et à la science la région encore absolument inconnue, qui s'étend du Congo au lac Tchad.

Jetez les yeux sur une carte d'Afrique. Remarquez les trois vastes territoires où flotte le drapeau français. Au nord l'Algérie et la Tunisie, à l'ouest le Sénégal, et, un peu plus au Sud, le Congo. De chacune de ces régions, menez une ligne idéale vers le centre de l'Afrique ; vous verrez que c'est non loin du lac Tchad que les sommets de ces trois lignes viendront se rencontrer. Unir ainsi à travers le Soudan central, nos possessions de l'Algérie, du Sénégal et du Congo, fonder au cœur du continent africain le plus vaste empire colonial qui soit au monde, voilà quel était le plan grandiose, gigantesque, qu'avait conçu l'infortuné Crampel.

C'est sur les rives du lac Tchad conquis, que devait s'opérer la jonction.

Plus Crampel méditait son projet, plus le succès lui paraissait facile, assuré, et plus aussi il était impatient de poursuivre la réalisation de cette généreuse entreprise.

Crampel venait de se marier. Il épousait une femme charmante. C'était pour lui un rêve longtemps caressé, que ce mariage. Il aurait pu jouir en paix de la douceur de cette union si désirée et sinon oublier, du moins remettre à plus tard la réalisation de ses hardis desseins ! Il préféra la gloire au bonheur, et ayant réglé avec le soin le plus minutieux tous les détails de son itinéraire, il se mit en route. Il emmenait trois Européens, la petite négresse, un interprète et un guide.

Cette fois, c'était non plus le gouvernement, mais la générosité privée qui faisait les frais de l'expédition.

Il quitta Paris le 10 mars 1890, emportant nos vœux les plus ardents, nos espérances les plus chères. Il perdit six mois à Brazzaville, à se débattre au milieu de difficultés presque insurmontables. Il veilla à tout, pourvut à tout, triompha de tout, plein de courage et de foi dans le succès. Enfin, il se mit en route.

A divers intervalles, on reçut des nouvelles de la mission et on se félicitait déjà de l'heureuse issue d'une aussi hasardeuse entreprise. Bientôt les lettres devinrent plus rares; plusieurs mois on en attendit. Enfin la rumeur se répandit que Paul Crampel avait été massacré. Longtemps on refusa de croire à la véracité de ces bruits. Il fallut pourtant se rendre à l'évidence et l'on apprit, dans le courant de l'année 1891, que la nouvelle de ce désastre n'était que trop certaine.

Quelques mois après, Crampel était vengé par un autre explorateur, Dybowski; l'idée de Crampel n'était pas morte avec lui. Un autre courageux voyageur la réalisait l'année suivante.

Le commandant Monteil, que nous avons applaudi l'an dernier, parti du Soudan, a pénétré jusqu'au lac Tchad, et de là, traversant dans toute son étendue le désert de Sahara, a réussi sans encombre, mais non sans avoir bravé bien des fatigues et couru bien des dangers, à revenir par Tripoli.

C'est ainsi que cette noble terre de France est féconde en généreux dévouements. Le sang des martyrs est une semence de héros! Pour un qui meurt, deux autres naissent.

V. — ÉCRIVAINS ET SAVANTS

Quoique la Lorraine soit une des régions de la France où l'instruction à tous les degrés est le plus développée, elle n'a fourni à notre littérature aucun auteur de premier ordre.

Quelques écrivains ont obtenu une certaine célébrité, aucun n'a produit de chefs-d'œuvre immortels.

Mme de Graffigny, petite-nièce, par sa mère, de Callot, était une femme du monde que la nécessité fit auteur. Elle commença à écrire à l'âge de cinquante ans. Elle passa quelque temps à Cirey, près de Voltaire, qui la recommanda au duc de Richelieu. Mlle de Guise qui venait d'épouser ce grand seigneur, l'emmena avec elle à Paris, où elle se fit connaître par son esprit et son goût. Ses *Lettres Péruviennes*, qu'on ne lit plus aujourd'hui, ont fait autrefois les délices de nos arrière-grand'mères.

Hoffmann a été un auteur dramatique estimable, un journaliste de talent, un critique excellent dans la période de l'Empire et de la Restauration.

Pixéricourt a écrit un grand nombre de mélodrames, aujourd'hui tombés dans l'oubli. Ces pièces eurent cependant leur heure de succès et les qualités comme les défauts de l'auteur le firent surnommer le *Corneille des Boulevards*.

François de Neufchâteau, fils d'un instituteur de Saffais, rima dès son enfance et publia, à l'âge de quatorze ans, un volume de *Poésies diverses*, qui lui ouvrit les portes des Académies de Dijon, de Lyon, de Mar-

seille et de Nancy. La ville de Neufchâteau, où il avait fait ses études, l'adopta et lui donna son nom. Sous la Terreur, on représentait une pièce de lui, *Paméla*, au Théâtre-Français, quand le Comité de Salut public interdit la pièce, fit fermer le théâtre et mit les acteurs et l'auteur en état d'arrestation. Le 9 Thermidor les délivra.

Il a laissé un grand nombre d'écrits qui manquent généralement de vigueur et d'originalité. Sa place est moins parmi les hommes de lettres que parmi les hommes d'État.

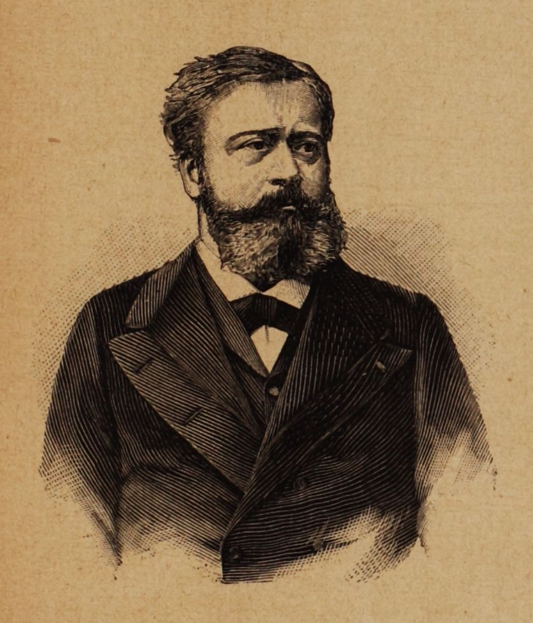
Palissot fut exclusivement un homme de lettres. Il est plus connu par sa querelle avec les philosophes que par ses ouvrages originaux. Il attaqua les encyclopédistes et ceux-ci se vengèrent par des satires et des épigrammes. On connaît les bouts rimés qui furent faits contre lui :

Ronsard sur son vieux **hautbois**
Entonna la **Franciade.**
Sur sa trompette de **bois,**
Un moderne auteur **maussade,**
Pour lui faire **paroli**
Fredonna la **Dunciade.**
Cet homme avait nom **Pali;**
On dit d'abord Palis **fade**
Puis Palis fou, Palis **plat**
Palis froid, et Palis **fat;**
Pour couronner la **tirade,**
En fin de **turlupinade,**
On rencontra le vrai **mot,**
On le nomma Palis **sot.**

Envoi :

M'abaissant jusqu'à toi, je joue avec le mot;
Réfléchis, si tu peux; mais n'écris *pas*, *lis*, *sot*.

Edmond About, lui, est un écrivain de race. Né



à Dieuze, le 14 février 1828, il fit de brillantes études et remporta le prix d'honneur de philosophie en 1848. Il entra la même année à l'École normale et fut envoyé en 1851 à l'École française d'Athènes. Le coup d'État le fit renoncer à la carrière de l'enseignement; il se voua exclusivement à la littérature et au journalisme. Son activité littéraire s'est étendue à une foule de sujets. Il

a publié un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : *La Grèce contemporaine*, *Le Roi des montagnes*, *Les mariages de Paris*, *Tolla*, *Germaine*, *l'Homme à l'oreille cassée*, *Le nez d'un notaire*, etc.

Reçu à l'Académie française en 1884, il mourut le 16 janvier de l'année suivante, avant d'avoir prononcé son discours de réception.

Edmond About a été un des représentants les plus séduisants de l'esprit français. Il a laissé des pages d'une verve étincelante qui rappellent Voltaire. Romancier fécond, journaliste intarissable, il eût pu prétendre au premier rang s'il n'eût été la proie de la politique militante comme il en fut la victime.

Nous regrettons qu'About soit trop près de nous pour que nous puissions lui consacrer tous les détails qu'il mériterait. Nous serons plus à l'aise avec Saint-Lambert qui est, après About, le plus connu des écrivains Lorrains.

Saint-Lambert (1716-1803).

Né à Nancy, en 1716, selon les uns, à Vézelise, selon les autres, on le connaît surtout comme le poète des *Saisons*. Il est avec Delille le représentant de la poésie descriptive en France.

Il descendait d'une famille noble, mais sans illustration ni fortune. On l'envoya de bonne heure à l'Université Lorraine de Pont-à-Mousson.

Voué à la carrière militaire, une fois ses études terminées, il servit dans les gardes lorraines et passa sa première jeunesse à Lunéville, ce Versailles des ducs de Lorraine, au milieu d'une cour assez brillante qui réunissait alors à nombre de femmes aimables et spirituelles, quelques littérateurs de talent. C'est là qu'il

connut Mme du Châtelet et Voltaire. Il se fit bien vite remarquer « dans ce joli et gracieux monde », comme dit Sainte-Beuve, par ses vers légers et galants. Dès 1736, Voltaire lui écrivait : « Je lis vos vers, j'en suis jaloux ».

Encouragé par les éloges de Mme de Boufflers et d'autres personnages de la cour lorraine, il vint à Paris, fut reçu dans la bonne compagnie, eut son logement à l'hôtel Beauvau et s'acquit bientôt une grande réputation par ses poésies fugitives. Aussi longtemps que vécut Stanislas il revenait tous les ans en Lorraine pour ne pas se laisser oublier.

Il acheta en France un brevet de colonel et fit les campagnes du Hanovre en 1756 et 1757. Une attaque de paralysie le força à renoncer à la carrière militaire. A partir de ce moment il se consacra tout entier aux lettres. Il revint à Paris, se lia avec les encyclopédistes, reprit ses visites chez Mme Geoffrin, et ses dîners chez Mlle Quinault en compagnie de Diderot, D'Holbach, Duclos, Grimm, Mme d'Épinay.

Son poème des *Saisons* parut au commencement de 1769 et eut un grand succès. Il contribua à ouvrir à son auteur, dès l'année suivante, les portes de l'Académie.

Saint-Lambert ne manque pas de talent, mais il n'a pas les qualités qui seules eussent pu rendre son œuvre vraiment intéressante et poétique. — Sa verve est courte, l'invention lui fait défaut; il n'est ni simple ni naturel comme il faudrait l'être quand on veut dignement chanter la nature.

La Révolution troubla la vie paisible que Saint-Lambert s'était arrangée. Il en prit son parti sans trop de peine et ne tint pas rigueur de ses ennuis privés à un régime dont il approuvait les principes. On sait en

effet qu'il consacra les dernières années de sa vie à écrire un *Catéchisme Républicain.*

Il mourut à Eaubonne en 1803, sous les yeux de sa vieille et fidèle amie, Mme d'Houdetot.

Le département de Meurthe-et-Moselle a vu naître un grand nombre de savants remarquables : *Guerrier de Dumast, Braconnot, Du Haldat, Lepois,* médecin de Charles III, *Sonnini,* voyageur et naturaliste, collaborateur de Buffon, *Charles Meissier,* astronome que Louis XV avait surnommé le *furet des comètes,* bien d'autres mériteraient une notice détaillée, mais il faut nous borner.

VI. — ARTISTES

Si la Lorraine est pauvre en grands écrivains, en revanche, quelle longue suite d'artistes, tous remarquables. Architectes, peintres, sculpteurs, graveurs, dessinateurs, depuis Callot jusqu'à Grandville; depuis l'architecte Héré, de Sancy, près Briey, jusqu'au peintre Girardet, de Lunéville; depuis César Bagard, le sculpteur, et les deux Adam jusqu'à Isabey en passant par Jean Lamour, le serrurier artiste (j'omets à dessein Claude Gellée, né à Chamagne, dans les Vosges, et non dans notre département), quelle lignée d'hommes célèbres qui, commençant aux débuts du XVIIe siècle, se prolonge jusqu'à nos jours! Et que serait-ce si nous pouvions parler des vivants!

La munificence des ducs de Lorraine, de Stanislas surtout, en dotant Nancy de chefs-d'œuvre, a fait plus

que d'embellir une résidence, ou même que d'imprimer à une ville un cachet artistique. Elle a inspiré, par là, aux habitants le goût des arts, l'amour du beau, qui sont devenus comme un instinct et une tradition dans l'ancienne capitale de la Lorraine.

Le premier en date, comme aussi le plus original de ces artistes, est *Callot.*

Callot (1593-1635).

Jacques *Callot* naquit à Nancy en 1593. Sa famille, anoblie dix ans auparavant et très attachée à ses nouveaux titres de noblesse, rêvait pour ce fils les plus brillantes destinées. Son père, Jean Callot, hérault d'armes de Lorraine, était particulièrement versé dans la science du blason. Mais l'enfant, dès l'âge le plus tendre, montra pour les arts une vocation irrésistible. En vain, ses parents essayaient de faire obstacle à ses goûts : tout ce qui lui tombait sous les yeux était pour lui matière à dessin. Ses livres de classe étaient couverts de figures ; les marges, les couvertures, les moindres espaces blancs étaient remplis de bonshommes. Dès que l'heure de la récréation sonnait, au lieu de jouer au cheval fondu ou au chat perché, notre jeune élève, blotti dans un coin, crayonnait sur le mur ou sur ses cahiers des personnages aux attitudes drôles, aux traits grotesques.

Contrarié dans ses aptitudes à la maison paternelle, le jeune Callot résolut de s'enfuir. Voir Rome, la patrie des arts, était le plus cher de ses vœux. Mais où trouver les moyens de réaliser son rêve longtemps caressé ? Comment se procurer les ressources nécessaires pour accomplir un si long voyage ?

Callot n'a que onze ou douze ans et déjà sa réso-

lution est prise. Une troupe de Bohémiens, de passage à Nancy, s'offre à l'emmener. Il vont en Italie. Il ira avec eux. Et voilà notre jeune dessinateur, fuyant loin de la maison paternelle, cheminant sur les grandes routes, dormant au bord des fossés, mendiant de village en village, sans souci du chagrin qu'il va causer à sa famille, insensible aux fatigues de la route, aussi bien qu'à la honte de cette existence de vagabond.

Arrivé à Florence, le jeune Callot abandonna sa noble compagnie. Il errait par les rues quand un officier du grand-duc le rencontra. « Que fais-tu là? lui demanda-t-il; d'où viens-tu? qui es-tu? » L'enfant lui conta son histoire et comment, par amour pour son art, il avait résolu de quitter sa famille, afin de venir se perfectionner en Italie. Le jeune étranger avait une physionomie ouverte, l'air avenant, la figure intelligente. L'officier lui offrit de l'emmener et de le garder auprès de lui. Callot n'avait pas le choix. Étranger dans cette ville, sans argent, il fut fort heureux de rencontrer une personne qui voulût bien s'intéresser à lui. Non content de le nourrir et de le loger, son hôte, homme aimable, l'envoya dessiner chez un peintre d'une grande réputation, dont le nom, Cantagallina (Chantepoule) vous paraîtra assez bizarre. Il s'adonnait de préférence à la gravure. Callot ne perdit pas son temps avec lui; tourmenté néanmoins par son désir irrésistible de voir Rome, il supplia son protecteur de vouloir bien le laisser partir. L'officier ne s'y opposa pas; mieux encore, il lui donna quelque argent pour faire le voyage.

Joyeux de se voir enfin dans la Ville éternelle, il se livrait tout entier à son admiration, quand un jour il se sentit frapper brusquement sur l'épaule par une main

inconnue. Il se retourne : O terreur ! ces visages, il les reconnaît. Ce sont d'honnêtes marchands de Nancy qui, sachant sa fugue, ayant été témoins des larmes de son père et de sa mère inconsolables d'avoir perdu leur enfant, s'emparent de lui, le ramènent et ne le lâchen-qu'après avoir remis aux mains de ses parents, courtroucés mais rassurés et consolés, ce nouvel enfant prodigue.

Instruits par l'expérience, les parents allaient-ils enfin laisser leur enfant suivre librement sa vocation? Le père ne l'entendait pas ainsi. Il força son fils à reprendre ses études. Mais Callot n'avait pas plus qu'avant d'inclination pour les lettres; il les abandonna, quitta une seconde fois l'école et la maison paternelle et s'enfuit en Italie où l'attirait, semblait-il, un instinct invincible. Il avait alors quatorze ans.

Cette fois, il n'alla pas plus loin que Turin. Son frère aîné, que son père avait envoyé à sa poursuite sous prétexte de quelque affaire, le rencontra dans les rues et interrompit net son voyage. Le voilà encore une fois ramené à Nancy.

Vous croyez peut-être que désormais le jeune Callot, las des aventures, dégoûté de sa vie de vagabondage et de privations va renoncer à sa passion des voyages, à son goût pour les arts, à ce désir inassouvi de revoir Rome? Détrompez-vous. Jamais vocation ne fut plus impérieuse, plus nettement déclarée, plus irrésistible.

Les maux qu'il a endurés, les privations qu'il a souffertes, il a tout oublié. Il ne se souvient que des chefs-d'œuvre qu'il a vus à Florence, des beautés qu'il n'a fait qu'entrevoir à Rome. Voilà les seuls souvenirs qui hantent son cerveau. Il n'a qu'une pensée, qu'un désir, qu'un rêve : revoir l'Italie.

Désespérant de réussir dans ses projets sans l'aveu de son père, il se décida à s'en ouvrir à lui. Il le supplia tant que son père finit par céder. Un des gentilshommes du duc de Lorraine partait vers cette époque en ambassade auprès du pape; il prit Callot à sa suite et veilla sur lui pendant la route avec une tendresse toute paternelle.

Arrivé à Rome, il s'appliqua tout spécialement au dessin qu'il regardait, avec raison, comme une partie essentielle de la peinture, puis il voulut aussi étudier la gravure et se mit sous la direction d'un Champenois, Philippe Thomassin, marié et fixé à Rome. Un dissentiment éclata quelque temps après entre le maître et l'élève et Callot quitta Rome pour revenir à Florence. A la porte de la ville on l'arrête, on lui demande au nom du grand-duc, comme on le faisait pour tout étranger, son nom et sa profession. Aussitôt qu'il est reconnu, on l'emmène au palais. Le grand-duc l'interroge et lui offre de rester à son service. Il lui donne une pension, un logement, un atelier dans sa galerie où travaillaient un grand nombre d'autres artistes. Ces conditions n'étaient pas pour déplaire à Callot. Il se décide à rester à Florence et poursuit ses études avec un redoublement d'ardeur.

Il retournait souvent chez son ancien maître Cantagallina; il se lia d'amitié avec les artistes et entra en relations avec tout ce qu'il y avait alors d'hommes remarquables à Florence. Encouragé, stimulé par ses maîtres et ses camarades, il fit de grands progrès dans le maniement du burin et exécuta, pour le grand-duc de Toscane, de nombreux travaux. Il s'essayait aussi à l'eau-forte.

Malheureusement son protecteur, Cosme II de Mé-

dicis, vint à mourir; ce lui fut une occasion pour penser à retourner dans sa patrie. Vers ce même temps, un prince de Lorraine, Charles IV, passait par Florence en revenant de Rome; il promit à Callot, s'il voulait revenir avec lui, de lui faire donner par son beau-père, le duc Henri, de bons appointements. Il n'en fallait pas davantage pour que Callot se décidât à quitter l'Italie; il se mit à la suite du prince et rentra dans son pays.

Quelle ne fut pas la joie des parents en voyant revenir leur fils auprès d'eux. Pour le fixer définitivement à Nancy, ils songèrent à le marier et lui firent épouser une jeune fille d'une excellente famille. C'était en 1625. Callot avait alors trente-deux ans.

Sa réputation se répandit bientôt dans toute l'Europe. L'Infante des Pays-Bas l'appela à Bruxelles pour dessiner le siège de Breda, qu'il grava ensuite. En 1628, il se rendit en France pour dessiner, sur l'ordre du roi, le siège de La Rochelle et celui de l'île de Ré.

En 1633, Louis XIII vint assiéger Nancy et s'empara de la ville. Pour perpétuer le souvenir de sa victoire il voulut en faire graver le dessin. Il fit appeler Callot. L'artiste lorrain s'y refusa avec une politesse respectueuse, alléguant qu'il ne voulait rien faire contre l'honneur de son prince ou la gloire de son pays. Le roi accepta ses excuses, en disant que le duc de Lorraine était bien heureux d'avoir des sujets si dévoués et si fidèles. Mais dans l'entourage du roi on n'approuvait pas ce refus. Quelques courtisans allèrent même jusqu'à dire, tout haut, qu'on aurait bien raison des résistances de l'artiste et qu'on saurait bien le réduire à se plier aux volontés de Sa Majesté. Callot entendit ces propos; il protesta avec une énergie pleine de courage :

« Je me couperais plutôt le pouce, dit-il, que de faire quel ue chose contre mon honneur. »

Jamais plus éclatant démenti ne fut donné au proverbe médisant qui voit dans tout Lorrain un traître à Dieu et à son prochain.

Louis XIII, touché par la réponse de Callot, lui fit les offres les plus flatteuses pour l'engager à son service, lui promit une forte pension. Rien ne put séduire Callot. Il préféra rester dans sa patrie.

Callot menait une vie des plus régulières et l'emploi de son temps était parfaitement ordonné.

Il se levait de grand matin, il allait aussitôt, avec son frère aîné, se promener hors de la ville, revenait entendre la messe, puis travaillait jusqu'au dîner. Il employait le temps de la digestion à faire quelques visites; après quoi il reprenait son ouvrage jusqu'au soir, s'entretenant avec les personnes et les nombreux amis qui venaient chaque jour, dans son atelier, le voir travailler.

Il ne faut pas s'étonner, qu'avec un genre de vie si bien réglé, il ait pu accomplir, quoiqu'il soit mort bien jeune, une œuvre si vaste et si variée. On compte jusqu'à 1,380 pièces de cet artiste; il y a peu de graveurs qui en aient produit autant. On prétend que l'habitude de travailler courbé nuisit à sa santé qui n'avait jamais été bien forte. Il mourut d'une maladie d'estomac, le 28 mars 1635. Il avait à peine quarante-trois ans.

La ville de Nancy lui a élevé une statue non loin de la maison qu'il a habitée, à ce que l'on croit, dans la ville vieille.

Les compositions de Callot sont pleines de fantaisie. Il se plaît à représenter les gueux, les bateleurs, les

scènes tumultueuses des foires, des sièges, des batailles. Les misères de sa jeunesse, les malheurs de la guerre, tous les maux dont il a été témoin, voilà quelle a été la source de ses meilleures inspirations. Les *Foires*, les *Hideux*, les *Misères de la guerre*, la *Passion*, les *Supplices*, les *Gueux*, le *Massacre des Innocents*, la *Tentation de Saint Antoine*, sont au nombre de ses œuvres les plus remarquables.

Adam, Lambert-Sigisbert (1700-1759).

Un sculpteur remarquable qui eut une jeunesse aussi mouvementée que Callot.

Il naquit à Nancy en l'an 1700. Son père, qui était lui-même un sculpteur de mérite, lui donna les premiers principes de l'art du dessin. Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, il mania le maillet et le ciseau dans l'atelier paternel.

Il passa l'hiver de 1718 à Metz, occupé à différents travaux ; l'année suivante, au mois de mai 1719, son père, sentant qu'il avait appris à son fils tout ce qu'il pouvait lui enseigner, l'envoya à Paris pour qu'il y complétât son éducation artistique.

Le jeune Adam, passionné pour son art, se forma rapidement sous des maîtres habiles, travaillant sans relâche. Au bout de quatre ans, il remporta le prix de sculpture à l'Académie royale. Devenu ainsi pensionnaire du roi, il alla à Rome continuer ses études. Il partit au mois d'août 1723, et demeura dix ans dans cette ville.

Sigisbert Adam ne tarda pas à s'y faire un nom. Il eut bientôt des commandes importantes et ses succès lui valurent d'être nommé membre de l'Académie de Saint-Luc en 1732.

Le pape Clément XII le tenait en très haute estime; il le chargea de plusieurs travaux importants. Bref, Adam bien accueilli de tous, voyant son talent apprécié, les commandes affluer, était sur le point de se fixer à Rome. Quand on apprit à Paris sa résolution, le roi s'empressa de lui faire écrire de revenir en lui promettant de grands avantages. Il devait avoir, faveur enviée de tous les artistes, son atelier et son logement au Louvre. Le sculpteur n'eut pas trop de peine à préférer les offres du roi à celles du pape ; il revint. Mais il revint à petites journées, s'arrêtant dans les villes les plus remarquables d'Italie, pour étudier les nombreux chefs-d'œuvre qu'elles renferment.

Il arriva à Paris le jour des Rameaux de l'année 1733. Il fut aussitôt après agréé à l'Académie et admis comme membre quatre ans plus tard en 1737. Bientôt, il eut autant de besogne qu'il en put faire.

Il tailla d'abord sur place un groupe de deux figures de six mètres de proportions, au sommet de la cascade de Saint-Cloud. Ce groupe symbolisait la jonction de la Seine et de la Marne. Mais son œuvre la plus importante est son groupe du bassin de Neptune à Versailles.

Ce travail gigantesque représente le Triomphe de Neptune et d'Amphitrite. C'est le plus grand morceau de sculpture que possède Versailles.

L'ouvrage fut terminé le 26 novembre 1740. Adam avait mis cinq ans à le faire. Outre le prix convenu il reçut une pension de cinq cents livres; cette récompense était bien méritée.

A partir de ce moment, il exposa presque tous les ans, aux Salons, de nouveaux ouvrages. Ce fut, on le voit, un artiste fort laborieux et d'une habileté consommée. Nul ne sut mieux que lui fouiller le marbre

avec audace sans se laisser arrêter par aucun obstacle ou intimider par aucune hardiesse.

On lui reproche parfois d'avoir manqué de goût. Son dessin est sec et maigre, souvent un peu mesquin. Il pèche par l'harmonie des lignes, par le manque de grâce dans les proportions.

Il n'eut pas toujours le souci du style et ne se montra pas assez scrupuleux pour la pureté des formes ou le choix des types. Malgré cela, ce fut un grand et noble artiste.

Il mourut d'une attaque d'apoplexie le 13 mai 1759, laissant de nombreux témoignages de son talent.

Jean Lamour (1698-1771).

Le serrurier Jean Lamour fut aussi un artiste dans son genre.

Il n'est pas un habitant de Nancy, pas un voyageur ayant traversé notre bonne ville qui n'ait admiré les grilles de la place Stanislas. Ces grilles en fer forgé, aux lignes souples et élégantes, sont, vous le savez, l'œuvre de l'habile serrurier, Jean Lamour.

Jean Lamour naquit à Nancy, le 25 mars 1698, d'un serrurier établi dans cette ville depuis 1684. En 1719, quand son père mourut, Jean lui succéda. Mais il avait fait déjà plusieurs séjours à Paris où il avait eu l'occasion de se perfectionner dans l'art du dessin et de la serrurerie.

Ses premiers travaux n'offrent rien de remarquable. On le voit, en 1723, passer un traité pour l'entretien des lanternes publiques, et un autre l'année suivante pour l'entretien des sonneries des paroisses.

Ce n'est qu'en 1737, quand Stanislas, en vertu du

traité de Vienne, vint s'installer comme duc de Lorraine, que Jean Lamour, qui avait alors dépassé la quarantaine, eut l'occasion de se faire connaître.

On sait que les arts, encouragés par la protection éclairée et généreuse de Stanislas, jetèrent sous son règne un très vif éclat.

Quand Stanislas fit construire son château de Chanteheux, aujourd'hui démoli, Jean Lamour y exécuta différents travaux de serrurerie. Au château de Commercy, il fit le balcon et la grille des jardins.

L'évêque de Toul, Mgr Drouas, fit construire place d'Alliance un palais épiscopal ; c'est Jean Lamour qui fut chargé de fabriquer la rampe de l'escalier. Au Palais de l'Intendance, la rampe est aussi l'œuvre du même artiste.

Pendant ce temps, Jean Lamour exécutait d'autres travaux. Ainsi, la grille de la chapelle Saint-Charles et celle de la chapelle Saint-Jean dans la cathédrale de Nancy remontent à la même époque. Tout cela n'empêchait pas notre ouvrier serrurier de faire entre temps, pour les particuliers, des travaux de moindre importance.

En 1750, Lamour était en pleine possession de son génie. C'est alors qu'il commença son œuvre la plus importante, son chef-d'œuvre, je veux parler des grilles de la place royale, aujourd'hui place Stanislas.

« Ces grilles, dit un auteur lorrain, sont les véritables dieux pénates de Nancy. Les municipalités qui se succèdent au gouvernement de la ville sont toujours sûres d'être agréables à la population en les faisant peindre et redorer ».

Et on ne manque pas de refaire leur toilette toutes les fois que la visite d'un personnage marquant exige une certaine solennité.

Stanislas mourut le 23 février 1766 ; la Lorraine devint province française et Nancy, déchue du rang de capitale, ne fut plus qu'une ville de second ordre. Dès lors, les commandes cessèrent ; les beaux jours de l'art étaient passés. Mais déjà Jean Lamour avait, grâce à ses travaux, amassé une modeste fortune. Il pouvait vivre du fruit de ses économies. Sa vie n'était pas non plus sans gloire, car il jouissait, parmi les artistes de sa ville natale, d'une considération bien méritée. Sa vieillesse s'y écoula heureuse et calme; il mourut dans sa maison de la rue Notre-Dame, le 20 juin 1771, à l'âge de 73 ans ; on sait qu'il fut enterré aux Minimes à quel endroit précis, on l'ignore.

Une plaque, sur la maison qu'il habitait, un nom de rue, voilà ce qui reste de celui qui fut un ouvrier de génie et qui éleva la serrurerie à la hauteur d'un art !

Isabey (1767-1855).

Cet autre nom fait aussi grand honneur à notre département et forme, pour ainsi dire, la transition entre le XVIIIe et le XIXe siècle.

Isabey Jean-Baptiste, célèbre miniaturiste, naquit à Nancy, le 11 avril 1767. Son père était un brave paysan franc-comtois, établi depuis peu en Lorraine.

Son petit commerce lui permit de faire élever libéralement ses deux fils. L'un, l'aîné, Louis Isabey, habile musicien, fut premier violon de l'empereur de Russie, Alexandre, et mourut en 1813; l'autre, Jean-Baptiste, élève de deux artistes lorrains Girardet et Claudot, devint un peintre d'un grand talent.

Il avait 19 ans, quand son père se décida à l'envoyer à Paris. En attendant d'entrer dans l'atelier de David, dont la gloire était dans tout son éclat, et qui se

trouvait alors en Italie, il suivit les leçons de Dumont, un peintre en miniatures.

La miniature était, à cette époque, en grand honneur. Isabey exécutait de petits sujets sur des couvercles de tabatière ou sur des boutons historiés, alors fort en vogue. Peu à peu, il arriva à se faire une petite clientèle. Un jour, le gouverneur des enfants du comte d'Artois parla de lui à la Cour. On le fit appeler à Versailles, et on lui commanda un médaillon où devaient figurer ensemble le duc d'Angoulême et le duc de Berry. La reine Marie-Antoinette, le comte d'Artois, encouragèrent le jeune artiste. Sa réputation était faite. On l'appelait le *petit Lorrain*. Il avait subjugué tout le monde, par son air gai, avenant, spirituel.

Il hésitait cependant à renoncer aux grands sujets. C'est Mirabeau, dont il eut l'occasion de faire le portrait, qui lui conseilla d'abandonner la peinture d'histoire. « Il vaut mieux, lui dit-il, avoir la certitude d'être le premier dans un genre, que le doute de n'être que le second dans un autre. »

Un changement venait, du reste, de s'opérer dans son existence, qui ne lui laissait pas le choix.

Il avait rencontré, dans une promenade publique, une belle jeune fille conduisant son vieux père aveugle. Pris d'une passion subite autant que romanesque pour cette nouvelle Antigone, notre peintre la fait demander en mariage et le voilà devenu chef de famille, obligé de faire face aux charges de sa situation nouvelle. Sa résolution est prise; il s'agit, désormais, de gagner sa vie.

La Révolution lui enleva ses protecteurs, mais non son gagne-pain. Il publia, en 1789, les portraits des membres de l'Assemblée constituante.

Les belles gravures anglaises, en manière noire, d'après Reynold, lui inspirèrent l'idée de ses compositions à l'estampe, bientôt reproduites par la gravure.

Mme Campan, ancienne femme de chambre de la reine Marie-Antoinette, venait, sous le Directoire, de fonder à Saint-Germain son célèbre pensionnat. Elle confia à



Isabey la direction de l'enseignement du dessin. Or, il se trouvait dans cette maison d'éducation, une jeune élève, Hortense, fille de Mme de Beauharnais, devenue depuis peu la femme du général dont le nom commençait à remplir le monde, de Bonaparte. C'est de la sorte qu'Isabey entra en rapport avec le vainqueur d'Arcole et de Rivoli. Admis dans son intimité, il eut tout le

loisir d'étudier les traits de cette figure devenue depuis si populaire, et de cette observation attentive sortit le magnifique *Portrait du général Bonaparte dans les jardins de la Malmaison*, si vrai, si vivant, si fidèle, que les peintres et les graveurs se sont plu à reproduire à l'envi. Désormais, Isabey sera le peintre attitré et officiel de la famille Bonaparte.

Quand le premier consul, devenu Empereur, voulut se faire sacrer par le pape, Isabey fut chargé de régler tous les détails de la cérémonie et d'en conserver, par le dessin, le souvenir.

Joséphine fut répudiée; Marie-Louise la remplaça sur le trône impérial. Isabey fut nommé maître de dessin de la nouvelle impératrice. Il avait le titre de peintre et de dessinateur du cabinet de l'Empereur; il était décorateur du théâtre de la Cour, ordonnateur des fêtes et cérémonies.

1814 le surprit au sein de sa prospérité. Fidèle au malheur, il s'achemina vers Fontainebleau pour rendre un dernier hommage au souverain déchu.

Il partit ensuite pour Vienne, où le prince de Talleyrand l'avait chargé de dessiner le portrait des plénipotentiaires réunis dans cette capitale. Il en rapporta le beau dessin si connu : Le *Congrès de Vienne*.

Louis XVIII lui tint rigueur; mais quand Charles X monta sur le trône, le nouveau roi se souvint que le comte d'Artois avait jadis été l'un des premiers protecteurs du peintre de médaillons et il donna à Isabey le même titre et les mêmes appointements qu'il avait du temps de l'Empereur.

La Révolution de 1830 vint encore une fois troubler l'existence d'Isabey et ne lui rendit plus ce qu'elle lui enlevait. Ce n'est qu'en 1837 que Louis-Philippe

nomma l'ancien favori de Napoléon et de Charles X, conservateur adjoint des musées royaux. Mais déjà la vieillesse était venue et de nouveaux talents s'étaient formés qui, peu à peu, rejetèrent dans l'ombre et le silence le maître en l'art de la miniature. Il avait abandonné depuis cinquante ans la peinture à l'huile, quand, en 1839, dans un voyage qu'il fit à Nancy, il peignit le portrait du général Drouot.

Ce fut une de ses dernières œuvres. Il assista encore, avant de mourir, à une nouvelle révolution qui épouvanta un moment sa vieillesse. Napoléon III lui accorda une pension et le nomma commandeur de la Légion d'honneur. La mort l'enleva doucement, après une courte maladie, le 18 avril 1855, à l'âge de 88 ans.

Isabey fut un artiste d'un goût pur et d'une habileté consommée. Son caractère gai, enjoué, toujours de bonne humeur, lui concilia de nobles protections et ne fut pas étranger à ce bonheur constant qui le prit au début de sa carrière et ne l'abandonna pas même dans son extrême vieillesse.

C'était du reste un homme de cœur, bon et serviable. Il apprend un jour que Gérard, un confrère et un ami qui venait de peindre son *Bélisaire*, était dans le dénûment le plus complet, Isabey va chez lui, fait un grand éloge du tableau et le lui achète trois mille francs. Puis il se rend chez l'envoyé de la République de Hollande, M. Meyer, dont il faisait alors le portrait, et l'engage à reprendre le tableau de Gérard, pour une somme double. En possession de ces six mille francs il repart, et vient tout joyeux rapporter à son ami les trois mille francs de bénéfice. C'est pour reconnaître ce service, que Gérard fit l'admirable portrait en pied d'Isabey et de sa fille, que vous pourrez admirer au Musée du Louvre.

Grandville (1803-1847).

Vous avez eu certainement entre les mains des dessins de Grandville. Ses *Fleurs animées* sont dans toutes les bibliothèques, et dans votre enfance vous avez, j'en suis sûr, feuilleté sur les genoux de vos grands-pères, ses illustrations des fables de La Fontaine où les animaux sont tous transformés en hommes. La cigale est une chanteuse de carrefour qui porte dans sa guitare brisée la grêle et les frimas; la fourmi est une riche Normande, goguenarde, étoffée et cossue; le loup, un brigand, un détrousseur; le chien, un domestique de bonne maison; M. du Corbeau, infatué de sa personne, se montre paré des insignes de la Légion d'honneur. Toutes ces bêtes sont des gens de connaissance.

Jean-Ignace-Isidore *Gérard*, dit de *Granville*, naquit à Nancy le 3 septembre 1803. Son père était peintre en miniature, son grand-père et sa grand'mère étaient comédiens du roi Stanislas et avaient pris au théâtre ce surnom de Grandville que leur petit-fils devait illustrer plus tard.

L'enfant apprit, auprès de son père, les premiers éléments du dessin. Il était le dernier de sept enfants, petit être souffreteux, malingre, qu'un rien offusquait. Et déjà, à dix ans, il s'exerçait à manier la plume ou le crayon. Mais il peignait ou dessinait tel qu'il voyait, ne prenant pas le moindre soin d'embellir ses modèles, qu'ils fussent lourds, difformes ou pesants. Si bien que son père, habitué à orner la nature et à colorer les roses, lui disait avec effroi : « Ne vois-tu pas que tu fais peur à tous les visages de Nancy? Tu n'as pas quinze ans et déjà tu t'es fait des ennemis mortels de tous les juifs et de tous les chiens de la ville! Les premiers te tirent

la langue et les seconds aboient après toi ». Le père et le fils ne pouvaient guère s'entendre, si bien qu'un jour, moitié sérieux, moitié fâchés, ils se dirent adieu et Grandville partit pour Paris. Il avait vingt ans! Il se fit bientôt connaître par une série de dessins lithographiques intitulée : *Le Dimanche d'un bon bourgeois ou les tribulations de la petite propriété.*

Il obtint un franc succès en 1828 avec ses *Métamorphoses du jour*, où les différents types de l'humanité sont figurés par des personnages à têtes d'animaux Le singe, la chatte, le coq, l'éléphant jouent chacun, sous des costumes divers, leur rôle dans cette comédie humaine. La politique ne contribua pas peu à la vogue de ces dessins satiriques.

La fin de Grandville fut attristée par les deuils. Il ne vivait que pour sa famille et sa famille lui manqua.

Il perdit successivement sa femme et deux enfants. Le troisième périt étouffé par une cerise qu'il avait avalée à table. Le pauvre petit être se débattait et souffrait le martyre. Il restait peut-être une ressource : c'était de faire l'opération de la trachéotomie. Le malheureux père ne voulut jamais y consentir et il vit ce petit être mourir dans ses bras au milieu des plus terribles convulsions.

A quelque temps de là Grandville perdait la raison : le chagrin l'avait rendu fou. Il mourut peu de temps après, le 17 mars 1847.

4.

VII. — HOMMES D'ÉTAT

Quelques hommes d'État appartiennent soit par leur naissance même, soit par leur famille, au département de Meurthe-et-Moselle.

Le plus grand est sans contredit le duc de *Choiseul* qui sut faire figure de ministre sous Louis XV, à une époque où il n'y avait plus que des courtisans. Pendant douze ans qu'il resta au pouvoir, il fit tous ses efforts pour remédier à l'épuisement de la France et la relever. Rien ne pouvait, dès lors, arrêter la décadence de la monarchie, tombée en des mains incapables, et gouvernée par des favorites indignes.

Il réorganisa l'armée, réforma le génie, l'artillerie, créa des écoles militaires, négocia le *pacte de famille*, et réunit la Corse à la France, malgré l'Angleterre, en 1768. Renversé par une intrigue de Cour, il se retira dans sa terre de Chanteloup, où le suivirent les témoignages de l'estime publique.

Son rôle est d'ailleurs si connu que nous n'insisterons pas. Il nous suffit de l'avoir salué au passage.

François de Neufchâteau, que nous avons rangé parmi les écrivains, mérite d'avoir aussi sa place parmi les hommes d'État.

Tour à tour lieutenant-général au bailliage de Mirecourt, subdélégué de l'intendant de Lorraine, procureur général au Conseil souverain de Saint-Domingue, il fut, pendant la Révolution, élu député à l'Assemblée législative et en devint successivement secrétaire puis président. Pendant la Convention, il refusa de siéger,

préférant rester juge de paix dans une petite commune des Vosges.

En 1797, le Directoire le nomma Ministre de l'Intérieur, et après le 18 fructidor il devint directeur à la place de Carnot. Revenu au Ministère de l'Intérieur, il se fit remarquer par la protection qu'il accorda aux lettres et aux arts. C'est à lui que l'on doit la première idée des expositions publiques des produits de l'industrie. Après le 18 brumaire il fut créé sénateur, puis comte de l'Empire, enfin secrétaire et président annuel du Sénat.

Compris, en 1815, parmi les sénateurs que Louis XVIII n'appela pas à la Chambre des Pairs, il se retira de la politique et consacra ses loisirs aux lettres et à l'agriculture.

L'économiste *Duquesnoy*, de Briey, membre de l'Assemblée nationale, maire de Nancy, principal rédacteur de l'*Ami des Patriotes*, le baron *Louis*, de Toul, ministre des Finances, sous la Restauration, de *Serre*, né à *Pagny-sur-Moselle*, ministre de la Justice sous le même régime, méritent d'être cités. Mais le plus grand de tous ces hommes d'État, le plus sympathique, parce qu'il fut en même temps un philanthrope, c'est *l'Abbé Grégoire*.

L'Abbé Grégoire (1750-1831).

Baptiste-Henri Grégoire, naquit à Vého, près de Lunéville, le 4 décembre 1750. Son père, Bastien Grégoire, était tailleur. L'enfant, doué d'une grande intelligence, aimait à se laisser aller à la rêverie. A huit ans, il savait lire et écrire, et le maître, n'ayant plus rien à lui apprendre, lui laissait le soin d'enseigner ses petits camarades. On se décida à le confier au curé d'Embermé-

nil, l'abbé Cherrier, qui élevait chez lui quelques jeunes gens.

A l'âge de douze ans, le jeune Grégoire expliquait Virgile, lisait Racine et se passionnait pour les scènes des Évangiles

Le curé Cherrier le conduisit alors à Nancy chez l'un de ses amis dont il gagna bientôt l'affection. Là aussi, il se fit remarquer par son zèle et son application. Il allait passer à la bibliothèque les moments de liberté que lui laissaient ses études. La première fois qu'il y mit les pieds, le bibliothécaire lui demanda ce qu'il désirait. « Des livres pour m'amuser, dit l'enfant. » « Mon ami, lui fut-il répondu, vous vous adressez mal; on ne trouve ici des livres que pour s'instruire ! » C'est ce que désirait Grégoire; il s'était seulement mal exprimé, ou plutôt s'instruire et s'amuser étaient pour lui synonymes.

De 1763 jusqu'en 1768, l'élève fit avec succès toutes ses classes chez les jésuites de Nancy. Devenu plus tard janséniste, il conserva néanmoins toute sa vie, à ses maîtres, un respectueux attachement, « quoique, disait-il, il n'aimât pas l'esprit de la Compagnie. »

En 1768, le roi supprima la Société en Lorraine et Grégoire dut terminer ses études de philosophie à l'Université nouvellement créée.

Il acheva ses études de théologie au séminaire de Metz et fut ordonné prêtre en 1775. La théologie ne l'absorbait pas uniquement. Il aimait à se récréer dans la lecture des poètes. Il remporta, vers cette époque, le prix à l'Académie de Stanislas, pour son *Éloge de la poésie.*

Le 15 avril 1782, l'abbé Grégoire devint curé d'Emberménil.

Rien de plus touchant que la vie qu'il mène à cette époque. Il est tout entier voué à l'accomplissement de ses fonctions. « Un bon curé, avait-il coutume de dire, est un ange de paix; sa modique fortune, hypothéquée à la misère, est le patrimoine du pauvre. »

La Révolution de 1789 éclate. Le 20 janvier 1789, en présence des délégués des trois ordres, réunis à Nancy, l'abbé Grégoire parle au nom de tous ses confrères et fait entendre des paroles de paix et de concorde, toutes vibrantes de liberté, de justice, de bonté. Il conjure ces vénérables prêtres, qui l'écoutent, de s'unir pour « travailler à régénérer l'un des plus beaux empires de l'univers. »

Devenu représentant, il fut un des premiers de son ordre à s'unir aux membres du tiers-état, et il assistait, le 20 juin, à la séance du Jeu de Paume. Tous ses votes tendirent à l'affranchissement du peuple, à l'amélioration de son sort, à l'abolition des privilèges.

La constitution civile du clergé fut mise à l'ordre du jour. Grégoire l'accepta, « non, dit-il, qu'il la trouvât sans reproche, mais parce qu'il regardait cette mesure comme un devoir de patriotisme propre à porter la paix dans le royaume et à cimenter l'union entre les pasteurs et les ouailles. » Hélas! nulle mesure ne devait être plus fertile en discordes.

Grégoire fut porté à l'épiscopat, en même temps par la Sarthe et le Loir-et-Cher. Il opta pour le siège de Blois.

Élu membre de la Convention nationale, son premier acte fut de proposer l'abolition de la royauté et l'établissement de la République. « L'histoire des rois, s'écrie-t-il, dans un véhément discours, est le martyrologe des nations. » Par son influence, la déchéance

de la monarchie est proclamée, et il avoue qu'il fut tellement heureux de ce résultat, que pendant plusieurs jours l'excès de la joie lui ôta l'appétit et le sommeil.

Lors du procès du roi, il était en mission à Chambéry. Il écrivit pour demander la condamnation, mais non la condamnation à mort. Le caractère sacré dont il était revêtu ne pouvait l'autoriser à répandre le sang.

Au retour de cette mission, il devait rendre ses comptes. Il vint au Comité, et tirant de sa poche un mouchoir, dont il dénoua un des coins avec précaution, il versa sur la table la somme qu'il avait économisée sur ses frais de voyage. Il soupait avec quelques noix ou une orange, enchanté que son souper ne coûtât que deux sous à la République. Telle est la conduite de ces représentants en mission, que la calomnie a essayé, mais en vain, de noircir.

Grégoire fit ensuite partie de ce Comité de l'Instruction publique auquel nous devons tant de belles et utiles créations.

Plus que personne, il contribua à prévenir la destruction des monuments artistiques et, le premier, il qualifia de *vandalisme* ces actes de barbarie contre tout ce qui est vénérable par l'âge, la beauté ou les souvenirs. C'est à Grégoire qu'on doit le mot : « Je créai le mot pour tuer la chose, » nous dit-il dans ses mémoires. Il a créé le mot; il n'a pu réussir à tuer la chose.

Ce qui est certain, c'est qu'il employa, dès lors, tout son crédit pour favoriser les savants, les gens de lettres, les artistes.

Depuis longtemps il avait élevé la voix en faveur

des Juifs. Il finit par obtenir pour eux l'égalité des droits civils et politiques. Il en fit autant pour les nègres de nos colonies et réussit à faire abolir, en février 1794, la traite des noirs et l'esclavage de la race africaine. En 1789, il avait demandé que le nom de l'Être suprême fût inscrit en tête de la *Déclaration des droits* et que celle-ci fût accompagnée, puisqu'il n'y a jamais de droit sans devoir, et réciproquement, d'une *Déclaration des devoirs*.

On lui a reproché d'avoir méconnu son caractère de prêtre. Rien n'est plus faux. Et c'est un des traits les plus distinctifs, en même temps qu'un des plus éclatants de la vie de Grégoire, que l'énergie avec laquelle il proclama hautement ses convictions religieuses même au milieu des injures et des menaces de ses ennemis les plus exaltés.

L'avènement des Bourbons n'améliora pas la situation de Grégoire. Napoléon l'avait délaissé. Louis XVIII fit plus : il le persécuta. On le chassa de l'Institut, on lui supprima sa pension d'ancien sénateur.

Réduit à la misère, le pauvre évêque constitutionnel fut forcé, pour vivre, de vendre sa bibliothèque. Il se réfugia à Auteuil et se renferma dans une studieuse retraite où il se consacra tout entier à ses travaux littéraires.

La calomnie ne sut pas respecter cette solitude pleine de calme et de dignité. « Je suis comme le granit, écrivait-il; on peut me briser, mais on ne me plie pas. »

Le gouvernement de Juillet ne répara pas, envers l'illustre vieillard, les injustices de la Restauration. Il avait fondé de grandes espérances sur la Révolution de 1830. Il fut déçu. Rongé par le chagrin, il alla peu

à peu s'affaiblissant. Quand il sentit le mal s'aggraver, il envoya chercher le curé de sa paroisse pour qu'il lui administrât les sacrements. L'archevêque de Paris lui fit répondre que les secours de la religion ne lui seraient accordés que s'il rétractait le serment civique qu'il avait jadis prêté à l'Assemblée constituante. Le moribond refusa de souscrire à cette condition qu'il jugeait déshonorante pour sa mémoire, et la sépulture lui fut refusée. Le pouvoir civil dut s'emparer par la force de l'église de l'Abbaye-aux-Bois, où la messe fut dite par un prêtre proscrit. Au sortir de l'église, quelques jeunes gens dételèrent les chevaux du corbillard et traînèrent le corps de l'illustre défunt jusqu'au cimetière Montparnasse.

La postérité, plus impartiale que les partis, n'a voulu voir, en l'évêque Grégoire, qu'un zélé patriote, une âme éprise de l'amour de la justice, du bien et de la vérité.

Bien d'autres noms illustres viendraient encore sous notre plume. Mais l'espace nous est mesuré. Ce que nous avons dit suffit à montrer que nous avons tout lieu d'être heureux et fiers d'avoir vu le jour dans ce département. Tous ces hommes éminents qui nous ont précédés dans la carrière, nous stimulent par leur exemple. Ils nous montrent le chemin du devoir, de l'honneur, du dévouement. Tous semblent nous dire : « Voilà ce que nous avons fait pour la patrie. Et vous, que comptez-vous faire pour elle ? »



Paris. — E. Kapp, imprimeur, 83, rue du Bac.

